

Septembre - octobre 2011

www.axeetallies.com

N° 27

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

France mét. : 5,95 €. BELG/LUX : 6,80 €. D : 7 €
CAN : 10,50 \$. CAD. NCAL/S : 650 CFP. POL/S : 700 CFP

Ces 44 qui ont trahi Hitler

Waffen-SS : de la fidélité à la désobéissance
Duplicité de la branche policière
Himmler a-t-il trahi son maître ?

- OPÉRATION** ▶ Manstein sauve la Wehrmacht : l'art de l'attaque en retour (mars 1943)
UNITÉ ▶ Les Fallschirmjäger dans l'enfer normand (juin-juillet 1944)
BATAILLE ▶ La horde rouge s'arrête à Varsovie (été 1944)

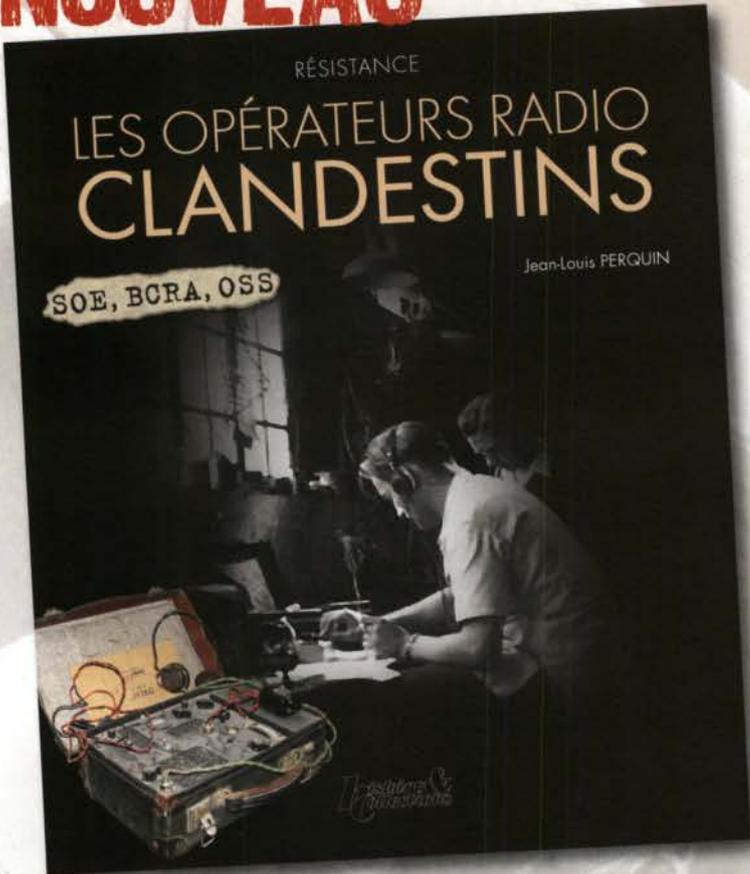
L 15356 - 27 - F : 5,95 € - RD



NOUVEAU

LES OPÉRATEURS RADIO CLANDESTINS

Cet ouvrage très attendu présente de manière exhaustive les véritables Croisés de la France Libre que furent les opérateurs radio clandestins alliés parachutés en France occupée. Objet d'une lutte impitoyable de la part des Allemands, les opérateurs radio avaient une espérance de vie de six mois... Pour la première fois, la formation reçue en Angleterre est présentée en détail et cinq histoires vécues décrivent le quotidien de ces héros. La plupart des matériels radio, dont certains très rares, sont présentés pour la première fois en photo couleur.

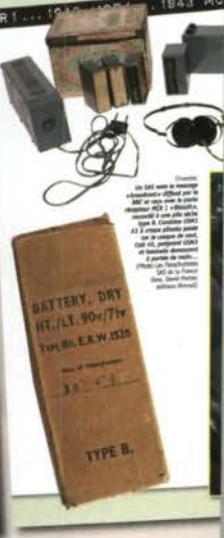


112 pages • 21 x 25 cm • 300 photos • 24,95 €



HISTOIRES D'OPÉRATEURS RADIO

BEAUX DE LA LIBERTÉ - COLONEL GEORGE HENRI (1902-1982) alias «Hélios» - «Cassini»
 Ce héros est né à Paris le 14 mai 1902. Il a rejoint la France Libre en 1941. Il a été opérateur radio pendant la guerre. Il a été capturé par les Allemands et a été libéré en 1945. Il a été promu colonel en 1946. Il a été nommé commandant de la 1^{re} division de la 1^{re} armée de la France Libre en 1947. Il a été nommé commandant de la 1^{re} division de la 1^{re} armée de la France Libre en 1947. Il a été nommé commandant de la 1^{re} division de la 1^{re} armée de la France Libre en 1947.



Une jeune fille dans une famille très spéciale...



www.histoirecollections.com

DIRECTEUR DE PUBLICATION ET DE LA RÉDACTION :
Théophile Monnier

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT :
Boris Laurent
laurent@axeetallies.com

RÉDACTRICE GRAPHISTE :
Sophie Bonafons

PREMIÈRE MAQUETTISTE :
Shan Deraze

CORRECTEUR :
Arnaud Mainbourg

AXE ET ALLIÉS est une publication des Editions du Paladin, SARL au capital de 20 000 €.

ABONNEMENTS, RÉDACTION, PUBLICITÉ :
395 rue Paradis,
13 008 Marseille
04 91 71 86 89

www.axeetallies.com
contact@axeetallies.com

VENTE EN KIOSQUE : MLP

DIFFUSION POUR LA BELGIQUE :
Tondeur Diffusion,
9 avenue Van Kalken
B-1070 Bruxelles
Tél. : 02 55502 21

GESTION DES VENTES AU NUMÉRO :
A Juste Titres,
9 avenue Van Kalken
Tél. : 04 88 15 12 41

IMPRESSION : ROTIMPRES
Pla De L'estany S/N,
17181 Aiguaviva (Girona), Espagne

N° ISSN : 1955-8589
COMMISSION PARITAIRE :
0312K88794

© éditions du Paladin 2006

Printed in Spain
Imprimé en Espagne
Reproduction interdite
sans accord écrit préalable

Édition du paladin



Chers lecteurs,

Bienvenue dans ce n° 27 d'*Axe & Alliés*, dont le dossier est consacré à un thème peu étudié : les SS qui ont trahi Hitler. La SS (*Schutzstaffel*, échelon de protection) est officiellement créée en 1925. Elle est la garde prétorienne du Führer, composée de soldats politiques dévoués à la cause nationale-socialiste. En quelques années, elle devient l'outil de mise au pas de l'Allemagne. Elle liquide les SA trop gênants de Röhm, devient l'incarnation de la terreur, exécute le génocide voulu par Hitler et lance ses guerriers de la Waffen-SS à la conquête du *Lebensraum*, l'espace vital, en URSS. Dirigée par l'impitoyable et fanatique Heinrich Himmler, elle incarne la quintessence du nazisme. Pourtant, le « *fidèle Heinrich* » mène une politique de double jeu durant les derniers mois de la guerre. Il exhorte ses hommes au sacrifice ultime pour défendre la *Heimat*, mais négocie dans le dos du Führer une capitulation avec les forces alliées de l'Ouest ! Le *Reichsführer-SS* n'est pas le seul à trahir son maître. Ils sont quelques-uns, dans la police, au sein du SD et dans la Waffen-SS, à désobéir aux ordres de Hitler, voire, pour certains, à comploter pour l'écartier du pouvoir. Une nouvelle fois, A&A vous surprendra avec ce dossier insolite.

Depuis sa création, *Axe & Alliés* vous propose des sujets étonnants et passionnants qui balayent le large et foisonnant spectre de la Seconde Guerre mondiale. Votre revue fait appel à d'éminents spécialistes qui ne cessent d'interroger les sources, de creuser des pistes de recherche novatrices – pour ne pas dire audacieuses ! –, de traquer les mythes pour, selon les mots du grand historien français Jacques Le Goff, « *chercher la vérité* ».

Nous continuerons à remplir cette mission avec, dès la fin du mois d'octobre, une **nouvelle formule d'*Axe & Alliés***. Vous retrouverez votre bimestriel en version 84 pages : davantage de matière, d'articles, de rubriques, dont certaines ne manqueront pas d'ouvrir des débats !

Bonne lecture !

Boris LAURENT

Nous tenons à nous excuser pour la sortie tardive d'A&A n° 26. Nous vous remercions de votre compréhension et du soutien que vous nous avez témoigné.

Nuremberg, 9 novembre 1935.
La SS assiste au congrès annuel
du parti nazi.



Les articles

- 14 Opération
Comment Manstein a sauvé la Wehrmacht : l'art de l'attaque en retour
- 22 Unité
La 3. Fallschirmjäger-Division dans l'enfer normand

N°27

DOSSIER DU MOIS

- 30 Ces SS qui ont trahi Hitler : on n'est jamais trahi que par les siens
- 32 Trahison dans la Waffen-SS : de la fidélité inconditionnelle à la désobéissance
- 42 Le SS-Obergruppenführer Fegelein a-t-il trahi son beau-frère, le Führer ?
- 44 Duplicité de la SS : la police se détourne de son chef

- 52 Bataille
La bataille de Pologne : la horde rouge s'arrête à Varsovie
- 60 Matériel de légende
Le Jagdpanzer Tiger Ferdinand à Kursk

Les rubriques

- 4 Actualités
- 10 Inventions
- 12 Interview
- 64 Abonnements
et bon de commande

La tombe de Rudolf Hess détruite



DR

Le 21 juillet dernier, les restes de l'ancien bras droit de Hitler, Rudolf Hess, ont été exhumés, et sa tombe, située dans un cimetière de Bavière, a été détruite près de 24 ans après sa mort.

L'adjoint au maire de la paroisse protestante de Wunsiedel espère ainsi « ne plus avoir ici ce fantôme brun ». La paroisse a en effet décidé de ne plus renouveler la concession familiale où reposait l'ancien responsable national-socialiste, afin de prévenir les rassemblements néo-nazis qui se tenaient tous les 17 août, date du suicide de Hess. Les héritiers ont décidé d'incinérer les restes et de disperser les cendres en mer.

Considéré comme un martyr dans les milieux d'extrême

droite, le « suppléant » de Hitler est l'objet d'un véritable culte chez les néo-nazis allemands, qui étaient 5 000 à s'être réunis à Wunsiedel en 2004 !

Si Hess est connu pour ses discours particulièrement virulents, il est surtout entré sur le devant de la scène lors de son mystérieux vol à destination de la Grande-Bretagne, le 10 mai 1941, pour tenter de négocier un accord de paix avec Londres.

Hess avait été condamné à la prison à perpétuité lors du procès de Nuremberg. Il était le dernier détenu de la prison de Spandau, à Berlin.

Affaire Renault

En mai dernier, les sept petits-enfants de l'industriel français Louis Renault, accusé de collaboration, ont déposé une assignation devant le tribunal de Paris pour obtenir l'indemnisation du préjudice matériel et moral causé par la nationalisation du groupe.

Louis Renault avait été emprisonné à Fresnes en septembre 1944 pour collaboration avec l'ennemi. Il est mort en détention sans avoir été jugé. Ses petits-enfants avaient déjà tenté de faire valoir leurs droits en 1959, mais la demande avait été rejetée par le Conseil d'État.

Leur avocat, M^e Thierry Lévy, souligne « qu'aucune autre entreprise n'a fait l'objet d'un pareil traitement, même parmi celles dont les dirigeants ont été condamnés par la justice pour des faits de collaboration ». L'avocat demande la désignation d'un ou de plusieurs experts pour évaluer dans un délai de quatre mois le préjudice matériel et économique des héritiers.



DR

Les services secrets allemands font le ménage !



D'après le magazine *Der Spiegel*, le BDN (services secrets allemands) a détruit les 581 pages du dossier sur l'ancien criminel nazi Alois Brunner, soupçonné d'avoir travaillé pour eux en Syrie. Brunner, responsable de la déportation de 120 000 Juifs - dont de nombreux Français -, résidait en Syrie durant les années 1950, bien que Damas ait toujours démenti cette information.

Sa mort, longtemps tenue secrète, serait survenue en 1996, et le corps de Brunner aurait été enterré au cimetière Dar Dah par les services de renseignement syriens.

L'ambassade de France à Damas avait informé le Quai d'Orsay que Brunner était en contact avec des ressortissants de l'ex-Allemagne de l'Est. Paris a ainsi tenté plusieurs fois de relancer le « dossier Brunner » par voie diplomatique. En vain. Le 2 mars 2001, Brunner avait été condamné par la France à la prison à vie par contumace pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité.

VOS PETITES ANNONCES DANS AXE & ALLIÉS

Choisissez votre rubrique et le thème de votre annonce :

- Vente Achat Echange Recherche
- Documentation, Livres, Magazines
- Maquettes, Figurines, Jeux
- Généalogie, Recherche familiale ou camarades d'unité
- Contact, Club, Commémorations, Evénements
- Uniformes, Equipement, Véhicules
- Médailles, Philatélie, Cartes postales, Souvenirs divers...

Offre réservée aux particuliers

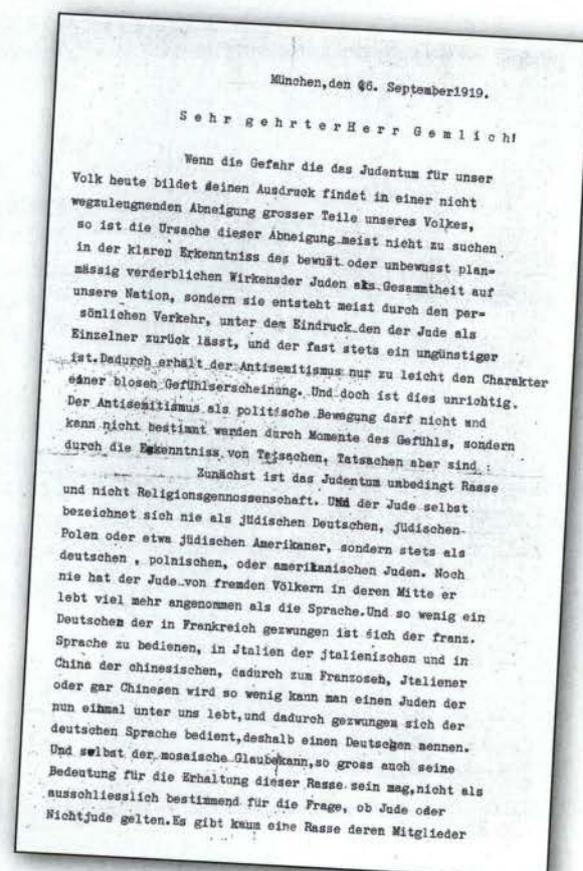
Envoyez votre annonce et votre règlement avant le premier du mois de parution à : AXE & ALLIÉS, 395 rue Paradis, 13008 Marseille. Mail : contact@axeetallies.com
 10 € la petite annonce - 15 € avec insertion d'une photo

La première lettre antisémite de Hitler

Le 7 juin dernier, le centre Simon Wiesenthal a fait l'acquisition d'une lettre signée Adolf Hitler dans laquelle le jeune homme de 30 ans expose son idéologie antisémite. Écrite en 1919, la lettre avait été commandée par un officier supérieur de l'armée nommé Gemlich, impressionné par les violentes diatribes qui proférait le caporal à l'égard des Juifs. Cette missive de quatre pages constitue une pièce centrale dans l'histoire de l'Allemagne nazie, car elle est le seul document signé de la main de Hitler en lien avec l'extermination des Juifs. Achetée 150 000 dollars, la lettre est exposée au centre de la Tolérance de Los Angeles.

Pour l'historien britannique et spécialiste du nazisme Ian Kershaw, la lettre ne montre pas que Hitler avait, à cette date, imaginé l'extermination à grande échelle des Juifs d'Europe. En revanche, précise-t-il, le document annonce avec certitude qu'en 1919 il avait déjà envisagé leur expulsion d'Allemagne.

Zunächst ist das Judentum unbedingt Rasse und nicht Religionsgenossenschaft.



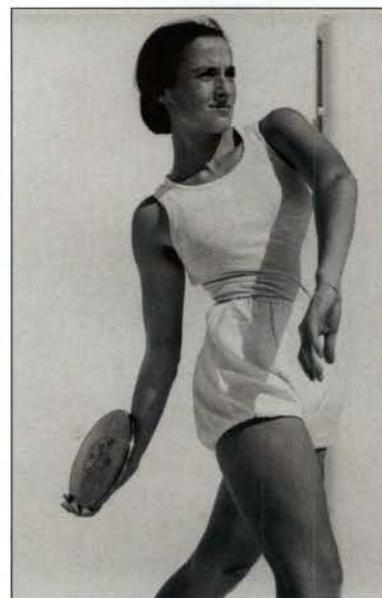
Du 4 novembre 2011 au 18 mars 2012

Toute l'histoire du xx^e siècle se lit dans le formidable développement des pratiques et des cultures sportives, en particulier ses pages les plus sombres, écrites entre les Jeux de Berlin organisés par le III^e Reich et le renouveau de l'olympisme esquissé à Londres en 1948. Le nazisme, le fascisme et les régimes de collaboration ne vouent pas un simple culte au corps athlétique et guerrier, ils utilisent le sport pour contrôler les jeunesses et les masses, justifier leurs idéologies xénophobes et racistes, et même infliger des supplices particuliers aux champions juifs déportés. Quant au monde sportif, comment s'est-il comporté face aux politiques d'exclusion, face à l'application des lois antijuives jusque dans les stades, les gymnases et les piscines ?

Pour les minorités opprimées, pour les résistants, et même pour certains prisonniers des camps, à l'inverse, le sport a pu servir de refuge, voire de réarmement moral et corporel. Cette exposition révèle, en contrepoint, le développement d'un « judaïsme du muscle » depuis l'appel du docteur et essayiste Max Nordau en 1898. En effet, les jeunesses juives de toute l'Europe se sont enthousiasmées pour les sports, investissant en particulier la lutte, l'escrime, la boxe et les sports d'autodéfense et participant aux Maccabiades de Tel Aviv en 1932 et 1935.

Retraçant ces multiples facettes de l'histoire du sport en Europe entre 1936 et 1948, l'exposition relate parallèlement l'itinéraire individuel d'une vingtaine de sportifs dont les carrières ont été bouleversées et les vies anéanties par la montée du nazisme.

Mémorial de la Shoah
17, rue Geoffroy-l'Asnier
75004 Paris
Tél. : 01 42 77 44 72
www.memorialdelashoah.org

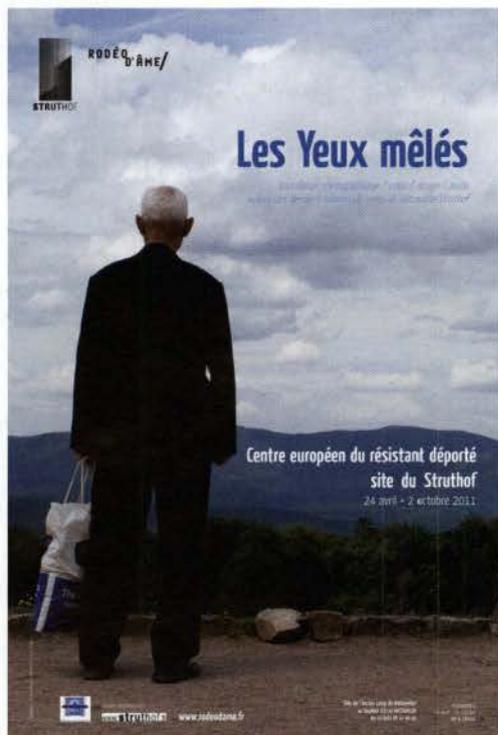


© Musée d'Israël

Athlète au disque, photographie de Liselotte Grschebina, 1937.
Liselotte Grschebina, photographe juive allemande, quitte l'Allemagne nazie en 1934 pour s'installer à Tel Aviv. Elle réalise en 1937 une série de photographies de sportifs juifs, dont l'esthétisme n'est pas sans rappeler les sources d'inspiration et les réalisations de Leni Riefenstahl, notamment pour son film *Olympia*.

Les yeux mêlés : rencontres avec d'anciens prisonniers de Natzweiler

Jusqu'au 2 octobre 2011



À travers les événements qu'elle organise, l'association Rodéo d'âme met en avant le regard d'artistes contemporains et fait dialoguer l'outil artistique avec des sujets de société forts. Pour son diptyque actuel, l'association a choisi de se pencher sur l'histoire contemporaine à travers deux cycles : « Mémoires vivantes » (Première Guerre mondiale) et « Des voix dans la nuit » (Seconde Guerre mondiale).

C'est sur le site de l'ancien camp de Natzweiler, au Centre européen du résistant déporté, que se tient l'exposition « Les Yeux mêlés ». L'exposition photographique, l'installation vidéo et l'équipement audio permettent de (re)découvrir ce camp accompagné par les paroles et les visages des témoins qui accueillent les visiteurs et partagent leur mémoire et leurs souvenirs.

Renseignements :
Centre européen du résistant déporté
Site de l'ancien camp de concentration de Natzweiler-Struthof
67130 Natzweiler
Tél. : 03 88 47 44 59

Notre combat : une réponse à Mein Kampf

Exposition
**Notre
COMBAT**
*Une réponse à
Mein Kampf*



CAEN Mémorial
CITE DE L'HISTOIRE POUR LA PAIX
DU 29 JUIN AU 31 DÉCEMBRE 2011

Jusqu'au
31 décembre

Exposition réalisée
par le Mémorial de
Caen en partenariat
avec l'artiste Linda
Ellia

« *Quelle ne fut pas
ma stupeur lorsque
ma fille me posa dans
les mains le livre
d'Adolf Hitler, Mein
Kampf, trouvé dans
une cave. Comment*

*était-il arrivé là et pourquoi ? Mon corps se mit
à trembler, à brûler. Comme si ma vie soudain
basculait. Ces écrits avaient engendré de tels
massacres ! (...) Je ne parvenais plus à trouver le
repos, hantée par toutes ces interrogations.*

*(...) Un soir, je vis des extraits du film de Claude
Lanzmann, Shoah. Le récit des rescapés me
bouleversa, et, dans la nuit, réveillée en sursaut,
des phrases surgirent comme par magie. Je
saisis le livre, le regardai, le scrutai. Une idée
me traversa l'esprit : « Et si je détachais l'une de
ces pages pour y exprimer ma colère, répondre,
résister ? »*

Après avoir recouvert ou transformé une
trentaine de pages, Linda Ellia en distribue à son
entourage familial et à son cercle d'amis artistes.
Enfin, elle décide de poursuivre l'expérience au
hasard des rencontres. La démarche est à chaque
fois la même : le participant doit lire la page qui
lui a été remise et réagir par la voie artistique de
son choix.

Les 650 pages du livre finissent par être
entièrement transformées. Le projet est publié et
a fait l'objet de deux expositions, l'une en Suisse
et l'autre à San Francisco, avant d'être présenté
au Mémorial de Caen.

Renseignements :
Mémorial de Caen
Esplanade Général Eisenhower
B.P. 55026
14050 Caen Cedex 4
Tél. : 02 31 06 06 45



53^e ÉDITION
**CINEY
MILITARIA
BELGIUM**

**LA PLUS GRANDE BOURSE
MILITARIA D'EUROPE !**

**Dimanche
30 OCTOBRE 2011
de 9h à 16h**

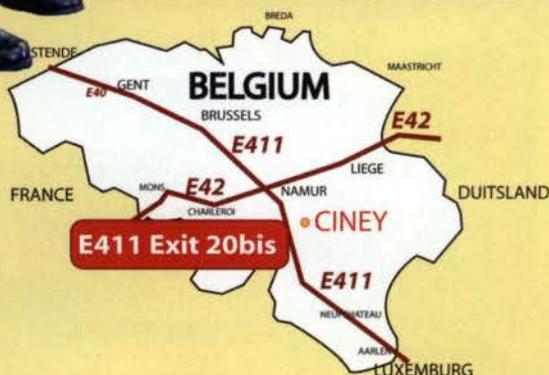


**+ de 550 EXPOSANTS
+ de 12.000 VISITEURS
+ de 4500 METRES SUR TABLES**

www.
**Ciney
expo**
.be

Ciney Expo SA
3, Rue du Marché Couvert
B-5590 CINEY (Belgium)

Tel: 0032 (0) 83 21 33 94
Fax: 0032 (0) 83 21 18 20
info@cineyexpo.be
www.cineyexpo.be



Mise à jour permanente des réservations sur www.cineyexpo.be

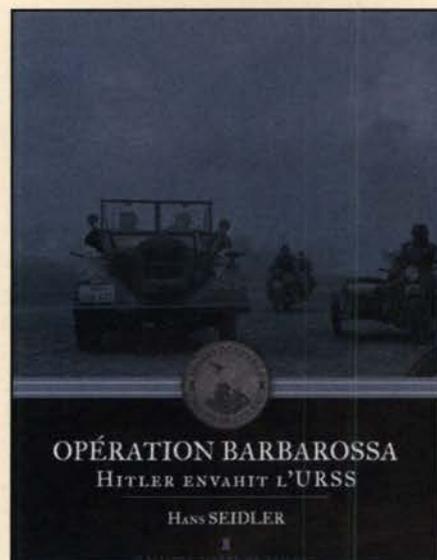
Opération Barbarossa

En ce 70^e anniversaire de l'invasion de l'URSS par les troupes hitlériennes, on est surpris de constater que les ouvrages consacrés à la première année de la guerre à l'Est sont finalement assez rares, comme si le sujet semblait maintenant acquis ; ce qui pourrait bien être le cas, tant les livres - et revues ! - consacrés à ce sujet n'ont cessé d'abonder depuis plusieurs décennies.

En matière d'images, *Opération Barbarossa*, proposé par les éditions Pierre de Taillac, montre en tout cas qu'il y a encore à découvrir sur cet immense conflit. On nous propose en effet ici un choix de photos inédites, prises par des soldats allemands et patiemment rassemblées par l'auteur.

Convois logistiques interminables, marches épuisantes à travers la steppe, coups de feu contre l'ennemi, destruction de villages, colonnes de prisonniers... tout le quotidien du soldat allemand sur le front de l'Est transparait, avec ce sentiment d'avancer dans un pays immense, impossible à conquérir. Les photos de l'hiver 1941 viendront confirmer le désarroi de la troupe, mal équipée pour faire face à l'hiver russe.

Toutes les photos sont légendées avec détail, et l'ouvrage est complété par un ordre de bataille complet des deux camps et un lexique. Ce livre est le premier lancé par cette jeune maison d'édition. Il doit être suivi d'un semblable, consacré à Pearl Harbor.



Opération Barbarossa, Hans Seidler, collection « Images de guerre », éditions Pierre de Taillac, 214 pages, 24 €.

Patton / Hitler

Perrin lance une nouvelle collection ambitieuse, sous la direction avisée de Yannis Kadari et François Kersaudy, consacrée aux « maîtres de guerre ». Les deux premiers volumes sont ainsi des biographies du général Patton, d'une part, et d'Adolf Hitler, d'autre part.

Avec *Patton*, Yannis Kadari nous propose une biographie complète et passionnante de ce remarquable chef de guerre qu'était Georges Patton. Personnage controversé

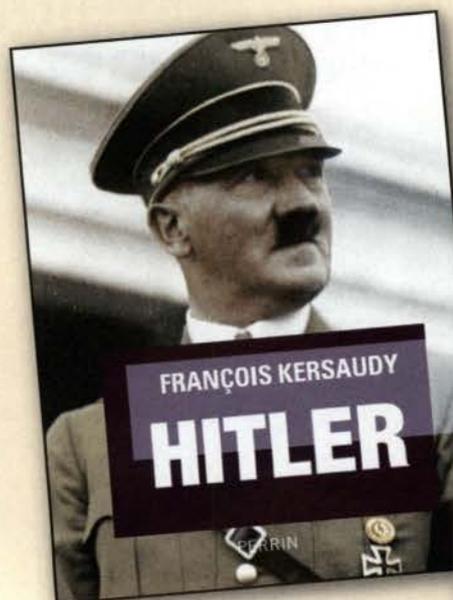
mais à la carrière militaire hors du commun, véritable « bête de guerre » dont le sens tactique et la fougue s'étaient forgés très tôt à la conduite d'unités blindés pendant la Première Guerre mondiale, Patton s'impose comme le général emblématique de l'armée américaine. On découvre ici un homme fragile, constamment tiraillé entre son image de « cow-boy » exigeant envers ses troupes et une personnalité sujette à de terribles crises d'angoisse. Très documenté, l'ouvrage revient sur tous les

épisodes de la vie de ce grand chef, sa lutte constante pour faire bouger l'institution militaire, son ambition dévorante, l'énergie qu'il est capable d'insuffler à ses troupes, son génie militaire nourri d'une vaste culture historique... Une vie tel un roman à découvrir ici.

Plus classique, la biographie de Kersaudy consacrée à Hitler n'apporte rien de fondamentalement nouveau sur la vie du Führer, d'autant qu'une part importante du livre est consacrée à l'évolution de la guerre et au rôle de Hitler dans la conduite des opérations plutôt qu'au personnage proprement dit. Difficile d'égalier l'ouvrage de référence de l'historien britannique Ian Kershaw, dont une nouvelle édition est parue en 2010, mais qui se présente sous la forme d'un « pavé » certes moins accessible !

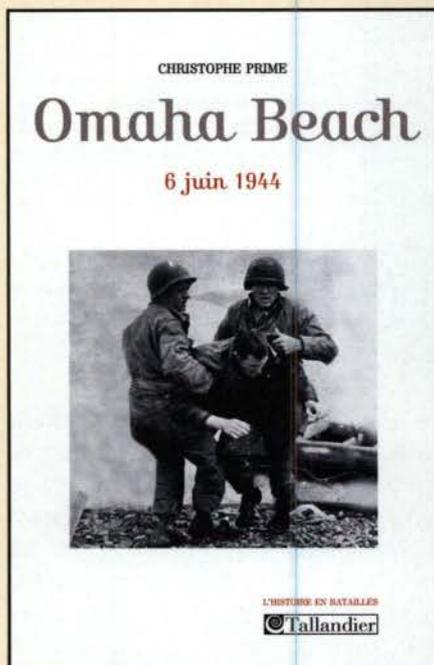
Ces deux œuvres présentent la particularité d'être largement illustrées.

Patton et Hitler, deux biographies parues aux éditions Perrin, 280 pages, 19,90 €



Omaha « la Sanglante »

Après Hastings (1066) et Wagram (1809), « L'Histoire en batailles », nouvelle collection des éditions Tallandier, s'attaque aux combats particulièrement sanglants qui se déroulèrent sur la plage d'Omaha, en Normandie, le 6 juin 1944.



« Si l'enfer était sur terre ce 6 juin 1944, il était sans nul doute sur la plage d'Omaha. » Ainsi peut-on résumer cet affrontement entré dans l'Histoire par son intensité et sa violence et rendu célèbre par de grands films tels que *Le jour le plus long* de Darryl Zanuck ou, plus près de nous, *Il faut sauver le soldat Ryan* de Steven Spielberg.

L'auteur, Christophe Prime, historien au Mémorial de Caen et intervenant pour *Axe & Alliés*, reconstitue la bataille minute par minute dans un récit haletant qui n'oublie pas pour autant d'insérer des parties plus descriptives permettant de mieux en cerner les enjeux : la genèse de la gigantesque opération « Overlord », les défis logistiques imposés aux Alliés, les plans préconisés par le mythique *Feldmarschall* Rommel, les failles du mur de l'Atlantique...

Mais le cœur de l'ouvrage reste le déroulement du débarquement. Le récit, très réaliste, s'appuie sur les

rapports d'opérations mais aussi sur les témoignages des vétérans, permettant de comprendre l'angoisse dans les deux camps. On suit les parcours individuels, des grands généraux jusqu'au simple soldat. Sur « *the Beach of Blood* », on croise Robert Capa, armé de son Contax, qui « mitraille » les combats sous le feu des MG, ou encore Ernest Hemingway. L'ouvrage, qui se destine surtout au grand public, dispose d'un petit lexique, utile pour les lecteurs peu familiers de la terminologie militaire anglo-saxonne ou allemande. Également, six cartes permettent de comprendre la configuration de la plage, le système défensif allemand, ainsi que le déroulement des combats jusqu'au soir du 6 juin.

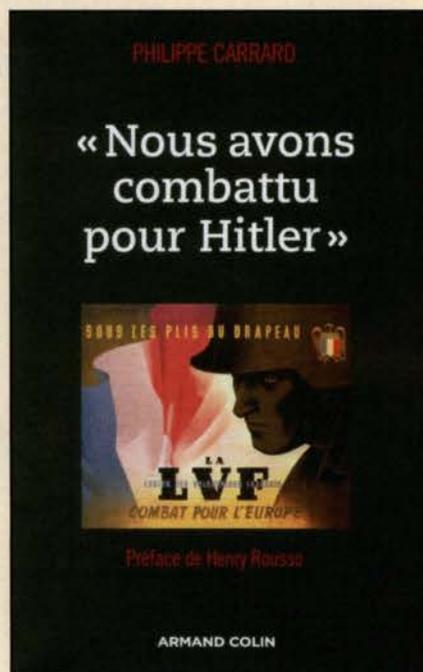
Omaha Beach, 6 juin 1944, Christophe Prime, collection « L'Histoire en batailles », éditions Tallandier, 198 pages, 16,90 €

Les « réprouvés »

« Nous avons combattu pour une cause juste et nous ne regrettons rien. » Pendant la Seconde Guerre mondiale, ils sont plusieurs milliers de Français ou de Belges à s'engager avec l'Allemagne pour mener ce que les services de propagande nazis appellent « la grande croisade contre le bolchevisme ». Au sein de la LVF (Légion des volontaires français contre le bolchevisme), de la *Sturmbrigade Frankreich* ou de la division SS *Charlemagne*, ces « volontaires » se battent en Biélorussie, en Galicie et en Poméranie avant de mener les ultimes combats dans les ruines de Berlin. Certains survivants rédigeront par la suite leurs mémoires : Bassompierre, La Mazière, Saint-Loup ou Degrelle. Ces récits de guerre servent de matière première à Philippe Carrard, qui n'étudie

pas l'histoire de cette collaboration – militaire et totale –, mais qui décortique le discours de ces « hérétiques » pour comprendre les raisons de leur engagement aux côtés du Reich.

L'auteur, enseignant en littérature comparée, analyse des récits où le mensonge côtoie la vérité et dans lesquels ces hommes justifient leur engagement. L'historien français Henry Rousso, qui préface cet ouvrage, prend soin de rappeler que l'auteur n'est ni empathique ni dénonciateur, et que cela ne l'empêche pas d'aborder les problématiques politiques et éthiques liées à ce genre de sources. Car la réflexion de Philippe Carrard va plus loin et pose le problème de la place et du traitement du témoignage de ces « réprouvés ».



Nous avons combattu pour Hitler, Philippe Carrard, Armand Colin, 320 pages, 23,90 €

Concrete ship

L'autre navire de la victoire

Si Henry J. Kaiser et les Liberty ships sont entrés dans la légende en contribuant à la victoire alliée dans l'Atlantique et dans le Pacifique, les Concrete ships sont quant à eux tombés dans l'oubli. Pourtant, ces navires étonnants, dont la coque est en ciment, ont eux aussi participé à la victoire.

L'idée d'une coque en ciment n'est pas neuve. C'est au Français Joseph-Louis Lambot, un agriculteur du Var, que l'on doit l'invention en 1848 de la première embarcation en ciment. Il ne s'agissait alors que d'une simple barque destinée à se promener sur un étang. D'autres allaient prendre la relève et construire des bâtiments de plus en plus imposants, tel le Français Joseph Monier, qui dépose plusieurs brevets une dizaine d'années plus tard. En 1887, l'entreprise Gebruders Picha crée à Sas-van-Gent une barque en ciment armé baptisée *Zeemeuw*. À la fin du XIX^e siècle, l'ingénieur italien Carlo Gabellini conçoit des barges et de petits bâtiments.

À la fin de la Première Guerre mondiale, plusieurs pays fabriquent des coques de navire en béton pour pallier la pénurie de matériaux. En 1917, la marine

Les derniers vestiges des Concrete ships, sur la rivière Powell en Colombie-Britannique, au Canada. De gauche à droite : le *Quartz*, l'*Anderson* et le *Peralta*.



L'industriel américain Henry J. Kaiser, le « père » de la construction navale moderne américaine. Ses industries (Kaiser Shipyard) se lancent dans la construction des fameux Liberty ships et Victory ships.

DR

norvégienne lance ainsi le *Namsenfjord*, le premier navire de haute mer entièrement réalisé en béton et en acier. La même année, le président Wilson engage une étude, et la *San Francisco Shipbuilding Company*, basée à Oakland, est créée par Leslie Comyn. Le *S.S. Faith*, un steamer de 6 125 tonnes, sort des chantiers en mars 1918. Le mois suivant, l'*Emergency Fleet Program* prévoit la construction de 24 navires en béton. En France, l'État commande plus d'une centaine de péniches de rivière et de chalands de haute mer en béton armé jaugeant jusqu'à 1 000 tonnes. Trente-trois chalands entrent finalement en service. Avec le retour à la paix, les marines du monde entier abandonnent ce type de construction.

Lorsque les États-Unis basculent de nouveau dans la guerre en 1941, les centaines de cargos de type Liberty et Victory et les pétroliers T2, produits à la chaîne dans les chantiers navals américains selon les méthodes de standardisation de Henry J. Kaiser, permettent aux États-Unis de dépasser le tonnage marchand des pertes infligées par les U-Boote pour



Un Liberty ship dans l'Atlantique en partance pour la Grande-Bretagne. Dans un premier temps, les U-Boote sont près d'asphyxier l'Angleterre. Mais les nombreux convois bien escortés auront raison des « loups gris » de Hitler.

DR

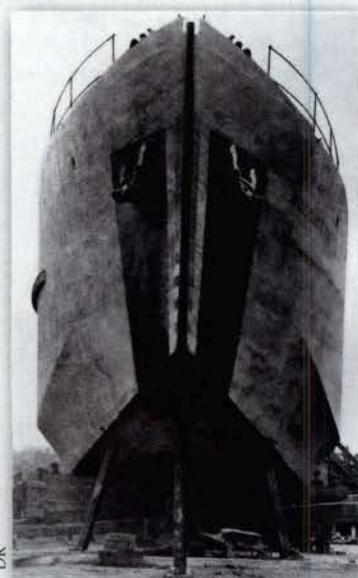
transporter des quantités sans cesse grandissantes de matériel en raison des énormes besoins logistiques alliés. Néanmoins, l'économie américaine fait feu de tout bois et explore une piste étonnante pour accroître sa flotte de charge. Le gouvernement américain lance un appel d'offre aux chantiers navals californiens pour des coques de navire en béton armé se substituant à celles en acier. L'US Maritime Commission passe commande à la *McCloskey and Company of Philadelphia* (Pennsylvanie) de 24 *Concrete ships*. Les avancées techniques et technologiques (en 1928, Eugène Freyssinet invente le béton précontraint) permettent de développer des bâtiments légers et très résistants. En effet, les coques en ferrociment possèdent des caractéristiques mécaniques très proches de leur équivalent en acier, l'élasticité en moins.

Les navires sortent des chantiers de Tampa Bay (Floride) à partir de juillet 1943 au rythme d'un tous les mois. Tous reçoivent le nom d'une personnalité ayant marqué l'industrie cimentière. De nouvelles compagnies sont contactées pour accroître la production, mais, faute de moteurs, les bâtiments sont transformés en barges de stockage de très grande dimension. Soixante-dix-huit unités voient ainsi le jour. Les fameux caissons flottants *Phoenix* mis en œuvre

pour protéger les ports artificiels d'Arromanches et de Saint-Laurent-sur-Mer sont construits selon le même principe.

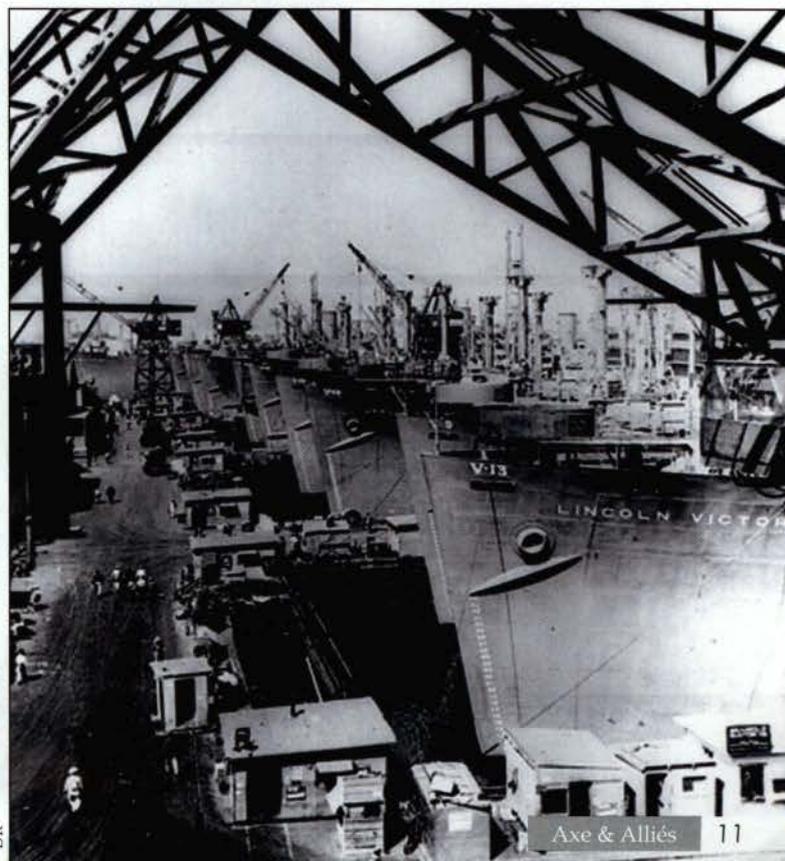
Fait peu connu, en mars 1944, le S.S. *David O. Saylor* et le S.S. *Vitruvius* rejoignent le port de Liverpool. Le 16 juillet, les deux *blockships* sont coulés au large des côtes normandes. Certains bâtiments navigueront encore quelques années, mais la plupart seront transformés en brise-lames. Quelques épaves gisent toujours le long de la côte des États-Unis et du Canada. Le S.S. *Henry Le Chatelier*, construit par la *Concrete Ship Constructors of National City*, et six autres bâtiments sont encore visibles sur la rivière Powell, en Colombie-Britannique. Neuf reposent au large de Kiptopeke (Virginie). ■

Chantier naval américain de construction des Victory ships. Ces navires sont produits à la chaîne selon les méthodes de Kaiser et permettent aux USA de compenser les pertes imputables aux sous-marins allemands.



DR

Le *Molliette* lors de son lancement en 1918 sur la Tamise, à Londres. Ce bâtiment et son *sister ship*, le *Violette*, ont la particularité de posséder des coques en ferrociment. Impressionné par les travaux des Norvégiens, notamment sur le *Namsenfjord*, le Premier lord de l'Amirauté John Arbuthnot Fisher ordonne la construction de navires avec une coque en ferrociment. Ces navires doivent compenser les pertes dues aux U-Boote du Kaiser.

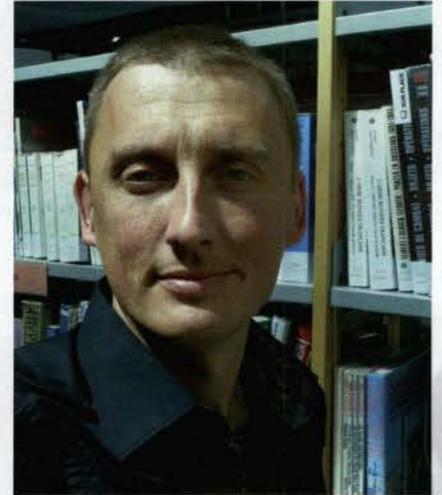


DR

avec **Christophe Prime****Omaha Beach, 6 juin 1944**

Le débarquement en Normandie marque la première étape de la libération de la France et de toute l'Europe. Christophe Prime, historien au Mémorial de Caen, revient pour nous sur le Jour-J et l'assaut sur la plage d'Omaha, très vite baptisée "The Beach of Blood", "Omaha la sanglante".

Christophe Prime, spécialiste de la Seconde Guerre mondiale et de la Guerre froide, est attaché de conservation au Mémorial de Caen. Il est co-auteur avec Claude Quézel du *Larousse de la Seconde Guerre mondiale* et du *Dictionnaire du Débarquement*. Il a également écrit de nombreux articles pour *Axe & Alliés*.



Axe & Alliés: *De nombreux ouvrages ont été écrits sur le Jour-J, notamment D-Day, d'Antony Beevor, paru en 2009. Pourquoi ce livre sur Omaha? Quelle a été la ligne de votre livre?*

Christophe PRIME : Il est vrai que les ouvrages sur le Débarquement et la bataille de Normandie sont légions. La bataille d'Omaha a fait couler beaucoup de sang en 1944, mais aussi beaucoup d'encre. Je n'ai jamais trouvé un ouvrage qui réponde véritablement à mes attentes. Je voulais un ouvrage clair, concis, qui puisse contenter le public averti, mais aussi les non-initiés. J'ai voulu respecter le plus rigoureusement possible la chronologie des événements. C'est la raison pour laquelle la plage d'Or ne devient Omaha qu'à partir du moment où le nom est choisi

par le SHAEF. Les faits méconnus comme l'épisode des sous-marins de poche, la visite de Rommel ou la veillée d'arme de Bradley ont trouvé leur place. Les forces allemandes ne sont pas oubliées.

Je me suis également servi des archives photographiques pour que les lecteurs puissent sentir l'événement, à l'instar de ce qu'à pu faire un Capa. Je me suis évertué à sélectionner les témoignages avec soin, de manière à ce qu'ils collent parfaitement au récit et montrent ce qu'est l'homme au combat. Passer de vie à trépas se joue souvent à peu de choses. Il en est de même pour cette bataille.

A&A: *Vous dites qu'en 1943, Churchill parvient à convaincre son allié américain de monter une opération de débarquement en Méditerranée. Pourquoi le Premier britannique s'obstine-t-il dans ce secteur? Comment s'est finalement décidée l'opération en Europe?*

CP: Depuis 1942, Britanniques et Américains divergent sur la stratégie à adopter. Si Churchill et son état-major savent qu'un débarquement sur les côtes occidentales de l'Europe serait sans aucun doute décisif, ils sont conscients que les Alliés ne seront pas prêts militairement avant 1944. Le Premier ministre britannique persuade Roosevelt et Marshall d'adopter une stratégie périphérique moins risquée qui permettra de chasser les troupes de l'Axe d'Afrique et de prendre pied en Italie, le « ventre mou de l'Europe », mais ils doivent aussi composer avec Staline, qui réclame l'ouverture d'un second front. Churchill veut sécuriser les lignes maritimes en Méditerranée, car il ne faut pas oublier que le pays est tributaire de son empire. Si l'amiral King et le général Arnold sont favorables à la solution britannique, Marshall craint une trop grande dispersion des forces. Lors de la conférence « Quadrant », qui se déroule à Québec en août 1943, Churchill donne son aval au lancement de l'opération « Overlord », initialement prévue le 1^{er} mai 1944. L'équilibre des forces n'est plus le même. La Wehrmacht peut être vaincue à l'Ouest, mais il faut faire vite.

© Bibliothèque municipale de Cherbourg-Octeville



Omaha Beach, secteur Easy Red, 6 juin 1944. Robert Capa immortalise le débarquement en Normandie alors qu'il est sous le feu nourri des MG. Ici, des hommes du 16^e régiment d'infanterie se protègent derrière les fameux « hérissons tchèques ».



© National Archives

6 juin, plage de Colleville-sur-Mer. Deux GI's aident l'un de leurs camarades épuisé à gagner la terre ferme.

A&A: Le détail que vous faites des défenses allemandes montre leur puissance et leur densité. Vous parlez également de la combativité des défenseurs, qui se sont bien tenus au feu. Finalement, qu'a-t-il manqué aux Allemands pour repousser l'assaut ?

CP: Pour qui connaît les lieux, la plage d'Omaha ressemble à une nasse. L'arrivée de la 352. Infanterie Division en mars 1944 va permettre aux Allemands d'augmenter considérablement la puissance de feu. Ce que j'ai voulu mettre en avant, c'est qu'une division statique comme la 716. Infanterie Division, dont plusieurs compagnies étaient présentes à Omaha, n'a pas démerité, bien au contraire. Ces soldats se sont bien battus. Il a manqué aux Allemands des munitions et une à deux divisions pour lancer une contre-attaque massive le 7 au matin. Mais la marine alliée veillait au grain.

Omaha Beach, secteur Fox Red, sous le Wn 60. Des hommes du 16^e RCT (Regimental Combat Team) de la 1^{re} division US se protègent des tirs allemands sous la falaise de Colleville-sur-Mer.



© National Archives

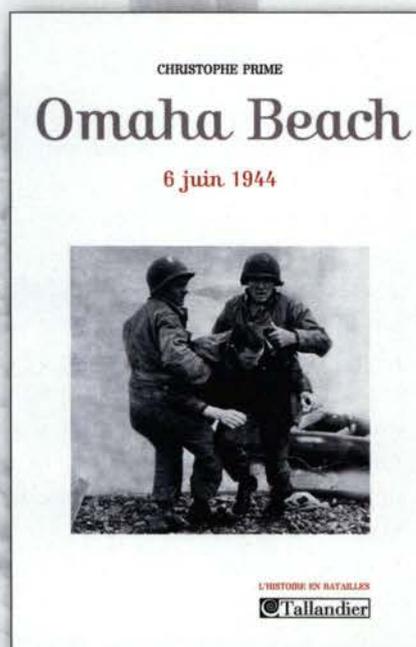
A&A: Vous décrivez l'incroyable carnage sur Omaha et à la pointe du Hoc. Y a-t-il eu un moment où l'assaut aurait pu échouer ? Est-ce un « pur miracle », comme semble le dire le célèbre journaliste Ernie Pyle ?

CP: Le correspondant de guerre Ernie Pyle a été fortement marqué par cette plage jonchée de matériel détruit et abandonné. Au vu des forces en présence, il aurait fallu un miracle... ou une grosse bétise des Alliés pour que les Allemands repoussent l'invasion sur Omaha. Néanmoins, il y a un moment où la bataille aurait pu peut-être basculer. L'instant fatidique se situe vers 10 h, lorsque Bradley songe à rembarquer les troupes. Il y renonce après avoir été informé des premières percées, et il fait intervenir les destroyers pour soutenir les troupes d'assaut. À peu près au même moment, le général Kraiss, commandant la 352. Infanterie Division, engage son unique réserve, le Kampfgruppe Meyer, contre les forces britanniques marchant sur Bayeux.

A&A: On est surpris de voir les lacunes dans l'exécution d'Overlord, qui a été si minutieusement préparée. Pourquoi les chefs alliés ne se sont-ils pas inspirés des assauts amphibies du Pacifique, qui, eux, ont parfaitement couvert les débarquements des Marines ?

CP: Peut-on véritablement parler de lacunes ? Personne ne peut prédire l'issue d'une bataille. Les Alliés ont fait le maximum, et peu

d'éléments ont échappé à leurs services de renseignement, même si certaines informations sont arrivées trop tard. Eisenhower savait que le débarquement à Omaha serait le plus difficile. Il n'imaginait sans doute pas à quel point. Sur le front européen, le commandement allié s'était fait sa propre expérience dans le domaine des opérations amphibies. La stratégie mise en application dans le Pacifique n'était en rien adaptée à ce théâtre d'opérations. Un bombardement plus précoce aurait eu pour effet d'alerter le commandement allemand des intentions alliées. L'engagement des chars spéciaux ou d'Alligator n'aurait sans doute pas eu l'effet escompté, du fait des moyens antichars mis en œuvre par l'ennemi et l'obstruction des sorties. Il faut rappeler que les opérations amphibies menées dans le Pacifique, comme celle de Tarawa, ont été particulièrement meurtrières, en dépit des bombardements. ■



Omaha Beach, 6 juin 1944, par Christophe Prime, 16,90 €



février-mars 1943

Comment Manstein a sauvé la Wehrmacht

L'art de l'attaque en retour

Par **Boris LAURENT**

A Stalingrad, la réputation d'invincibilité de l'armée allemande s'efface. Hitler y laisse 147 000 tués et 91 000 prisonniers. Les Soviétiques gagnent la partie, mais au prix ahurissant d'un demi-million de pertes ! Staline achève l'année 1942 comme il avait terminé l'année 1941 : très optimiste. Il croit pouvoir repousser les forces allemandes du sud de la Russie et de l'Ukraine vers la mer d'Azov puis les écraser. Avec la *Stavka*, il met au point une gigantesque offensive stratégique, un « super Stalingrad », et lance une Armée rouge épuisée vers l'ouest.

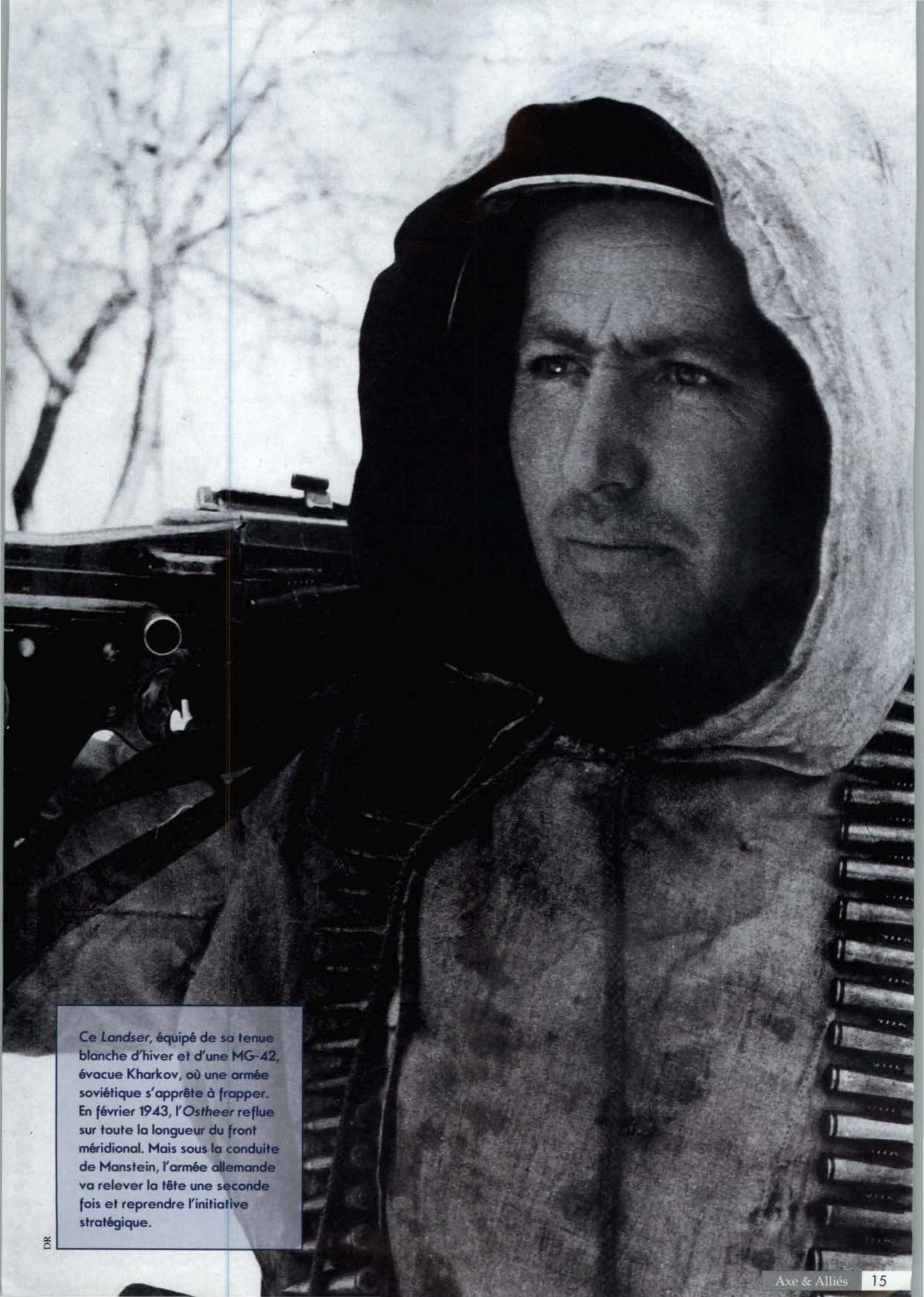
« Super Stalingrad »

L'offensive préparée par Staline s'articule autour de trois axes : sud-ouest vers le Dniepr, ouest vers Kharkov et nord-ouest vers Kursk-Smolensk. Le chef d'état-major général de l'Armée rouge, Vassilevski, fait part de ses inquiétudes à Staline. Trois axes d'effort dispersent les forces. Mais pour le maître du Kremlin, le sort de la Wehrmacht est joué. Elle n'est plus en mesure de coordonner quoi que ce soit. Elle est battue, et l'offensive stratégique n'est, finalement, qu'une poursuite contre une armée en déroute. Il faut faire vite et mener à leur terme les opérations avant le dégel du printemps, qui embourbera les deux camps. Staline lance quatre Fronts dans l'aventure : celui de Briansk (Reyter), de Voronej (Golikov), du Sud-Ouest (Vatoutine) et du Sud (Malinovski).

Cette série d'offensives démarre le 13 janvier contre les forces germano-hongroises qui tiennent le Don moyen et contre les forces germano-roumaines qui tentent

Fin 1942-début 1943, le sort de la 6^e armée est scellé dans les ruines de Stalingrad. Staline y sauve son régime. Hitler y perd plus de 200 000 hommes, un maréchal - Paulus - et voit se profiler une gigantesque catastrophe. Pourtant, la Wehrmacht va une nouvelle fois relever la tête grâce à un homme. Le *Feldmarschall* von Manstein va monter une opération magistrale, en fait un piège dans lequel vont se précipiter les soviétiques.

désespérément de tenir Rostov pour assurer une base de repli au groupe d'armées A, menacé d'encerclement et de destruction dans le Caucase. Au sud de Voronej, Golikov écrase un corps italien et la 2^e armée hongroise lors de l'opération « Ostrogorzshzk-Rossoh ». Le 24 janvier, le Front de Briansk lance la 13^e armée pour appuyer l'effort des 38^e, 40^e et 60^e armées contre la 2^e armée, qui défend le saillant de Voronej sur le Don supérieur. Malgré une neige abondante, les corps mobiles soviétiques encerclent deux des trois corps allemands et forcent le reste de l'armée à entamer une retraite de 400 kilomètres vers Kursk, qui sera reprise par les Soviétiques le 8 février. Bielgorod tombera le lendemain.



Ce Landser, équipé de sa tenue blanche d'hiver et d'une MG-42, évacue Kharkov, où une armée soviétique s'apprête à frapper. En février 1943, l'Ostheer reflue sur toute la longueur du front méridional. Mais sous la conduite de Manstein, l'armée allemande va relever la tête une seconde fois et reprendre l'initiative stratégique.

Pour encercler l'aile méridionale allemande, les Soviétiques peuvent compter sur de puissantes réserves opérationnelles. Les seules troupes allemandes disponibles – mais insuffisantes – pour attaquer leur flanc sont les Waffen-SS du II^e Panzerkorps, ici terrés dans une position défensive.



Le 24 janvier, Vatoutine se lance dans la bataille et vient frapper la 3^e armée roumaine. Staline exulte : « L'expulsion massive de l'ennemi hors du territoire soviétique a commencé. »

L'Armée rouge disperse ses forces

Au prix d'un suprême effort et par une météo exécrable, Manstein parvient à protéger la retraite de la 17^e armée du Caucase jusqu'à la péninsule de Taman, soit 600 kilomètres ! Puis, il décide de couvrir son flanc nord, très étiré, composé des 1^{re} et 4^e armées de panzers, qui progressent de 500 kilomètres, de l'est de Rostov au bassin occidental du Donetz, défendues par le détachement d'armées Hollidt (trois divisions d'infanterie, deux divisions blindées, trois divisions de montagne et deux divisions de campagne de la Luftwaffe). Manstein rameute la 1^{re} armée de panzers à Stalino, où il avait établi son QG le 12 janvier. La 4^e armée de panzers est placée le long de la voie ferrée Dniepropetrovsk-Rostov. Le détachement Hollidt est envoyé derrière le Mious.

Staline et la *Stavka* voient la retraite allemande comme une déroute jusqu'au-delà du Dniepr et pensent que l'affaire est entendue. Vatoutine voit des unités ennemies qui tiennent sur sa gauche, mais il



ne s'en préoccupe pas. Golikov fonce vers Kharkov et s'éloigne dangereusement de Vatoutine. Rien ou presque ne vient stopper leur course. Mais les unités qui ont le plus souffert sont des divisions roumaines ou hongroises, et non les allemandes ; le meilleur des unités combattantes est encore opérationnel.

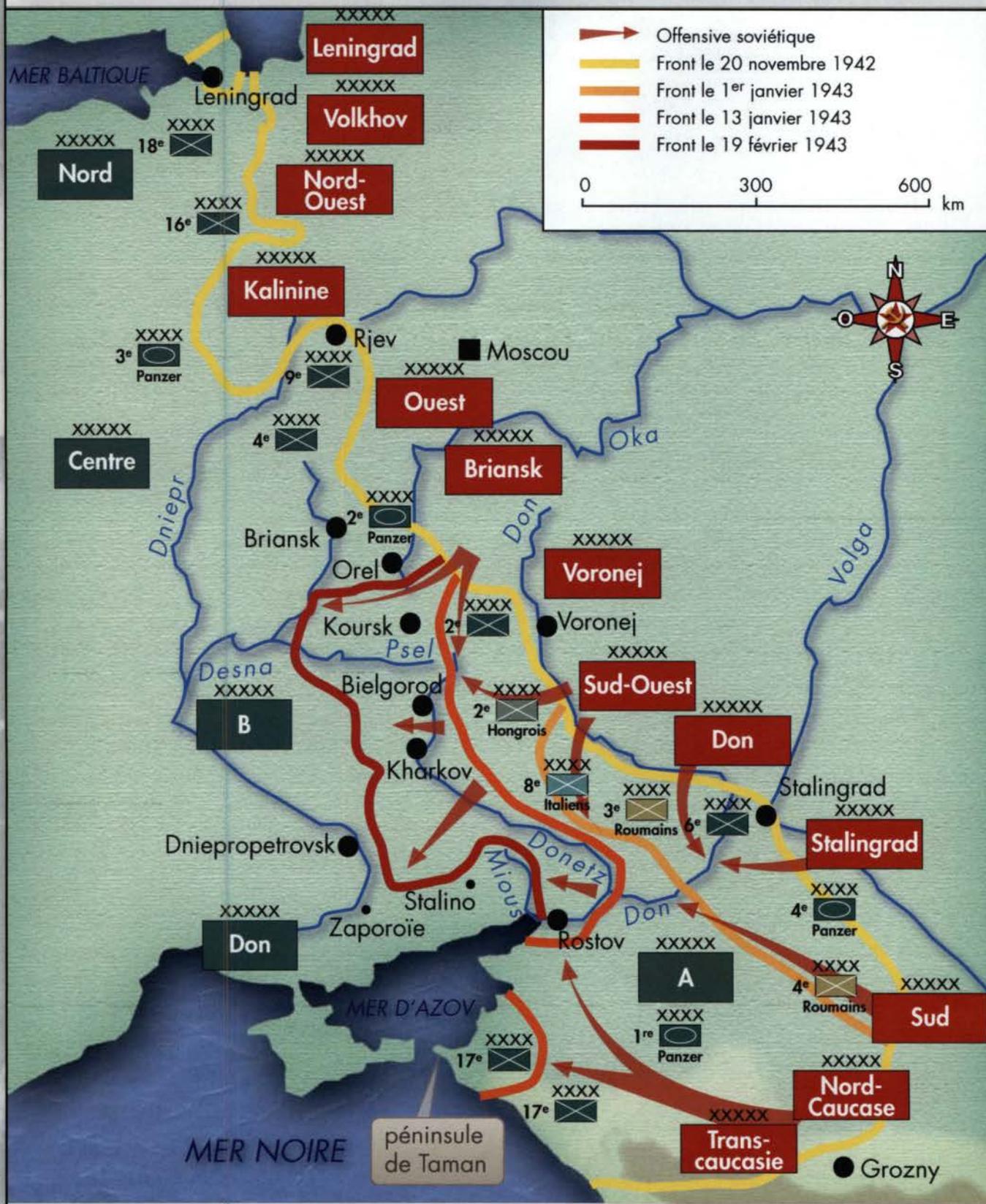
Cette chevauchée use l'Armée rouge : problèmes d'approvisionnement en véhicules, en carburant, en nourriture et en hommes. Il n'est pas rare de voir des civils raflés dans les villages et armés de simples fusils pour combler les énormes pertes. En fait, la logistique est à la dérive. Enfin, les unités de toute taille se dispersent dangereusement. Le champ libre, les blindés foncent à vive allure ; l'infanterie, peu ou pas motorisée, traîne à l'arrière ; l'artillerie cherche désespérément des pièces de rechange pour ses véhicules et se perd dans l'immensité russe. Mais tous les généraux voient la victoire se profiler. Les éléments de pointe du Front du Sud-Ouest traversent le Donetz début février et menacent les arrières des Allemands. Zaporozie n'est plus qu'à 50 kilomètres ; c'est le QG du groupe d'armées Don – bientôt renommé groupe d'armées Sud – et de la 4^e flotte aérienne !

Commandant suprême à l'Est

Devant une situation qui ne cesse de se dégrader, Manstein demande l'évacuation de toute la région orientale du bassin du Donetz suivie d'un repli de l'aile droite de son groupe d'armées. Le Führer s'y oppose : la Wehrmacht doit tenir à tout prix. Alors que faire ? Le 6 février, Manstein est convoqué au QG de Hitler, à Rastenburg, en Prusse-Orientale. Deux questions sont à l'ordre du jour : les opérations dans le secteur du groupe d'armées Don et le haut commandement. Avec une rare audace et une confiance inébranlable en ses talents, Manstein demande au Führer d'abandonner le commandement à son profit, car il veut concentrer la direction de l'armée de terre entre ses mains et être libre d'opérer comme il l'entend. Du jamais vu ! Bien

Dès novembre 1942, Manstein comprend que la contre-attaque soviétique a pour objectif non seulement de détruire la 6^e armée dans Stalingrad, mais également de foncer vers Rostov en écrasant la 3^e armée roumaine pour couper le groupe d'armées Don. Manstein va réussir à prévenir la catastrophe et signer l'une des plus belles manœuvres de la guerre.

Les offensives soviétiques (novembre 1942-février 1943)



D'après Davy Lopez, in Jean Lopez, Koursk, les 40 jours qui ont ruiné la Wehrmacht, Economica, 2011

que nommer Manstein commandant suprême à l'Est soulagerait un grand nombre de généraux des trois armes de la Wehrmacht, Hitler refuse.

La discussion s'anime et Manstein expose ses plans : se retirer au plus vite et laisser les Soviétiques s'enfoncer jusqu'au Dniepr et ainsi éviter que le groupe d'armées Don ne soit encerclé dans le saillant Don-Donetz.

L'objectif est d'étirer au maximum les lignes logistiques de l'adversaire et de rompre son unité, et, en même temps, de faire reculer les 1^{re} et 4^e armées de panzers au-delà du fleuve Mious. Une fois l'Armée rouge trop enfoncée dans le secteur de Kharkov-Bielgorod, Manstein prévoit de frapper son flanc par une attaque en retour. En suggérant d'abandonner toute la région

La défaite de Stalingrad affecte profondément Hitler. Les plans exposés par Manstein lui font peur, mais au terme d'une réunion de crise marathon, il accepte de laisser les mains libres à son *Feldmarschall*.

entre le Don et le Donetz à l'ennemi, Manstein heurte l'obsession de Hitler de ne jamais lâcher un territoire chèrement acquis. D'ailleurs, le Führer, traumatisé par le désastre de Stalingrad, hésite. Les Alliés du Reich doutent de plus en plus et ont peur de « l'ogre » soviétique ; Hitler sent qu'ils sont prêts à se dérober d'un instant à l'autre. La Wehrmacht ne doit donc, en aucun cas, montrer le visage d'une armée en déroute. Le plan de Manstein est aussi audacieux que risqué, mais le « meilleur cerveau de la Wehrmacht » parvient, après 17 heures de réunion, à convaincre Hitler.

Abandonner Kharkov ?

Malgré l'ordre de repli derrière le Mious, la situation ne va pas tarder à se détériorer. Dès les 7 et 8 février, les Soviétiques pénètrent à Rostov-sur-le-Don. Le détachement d'armées Hollidt est dans une situation critique, d'autant que la 1^{re} armée de panzers est incapable d'empêcher les Soviétiques de franchir le Donetz. Plus au nord-ouest, l'Armée rouge est sur le point de s'emparer de Kursk, Kharkov et Bielgorod. Partout, le rapport de force est alarmant : 8 pour 1 en faveur des Russes, qui cherchent à annihiler toute l'aile sud du front. Grâce à un suprême effort, le groupe d'armées de Manstein – ex-Don renommé Sud – dispose de 32 divisions sur 700 kilomètres de front, de la mer d'Azov à Bielgorod.

À Kharkov, la population se soulève dès le 14 février alors que la 6^e armée soviétique est aux portes de la ville.



DR

Face à elle, le II^e *Panzerkorps* SS incomplet – *Leibstandarte* et *Das Reich* – sous le commandement du détachement d'armées Lanz n'est pas en mesure de tenir la ville ni de dégager le flanc gauche du groupe d'armées Sud comme l'ordonne Hitler. Manstein suggère alors à Hitler d'abandonner purement et simplement Kharkov pour rabattre les forces disponibles contre la 6^e armée soviétique, qui arrive par le sud de la ville et qui fonce vers le Dniepr. Une victoire du détachement Lanz permettrait de reprendre la ville. Puis, le *Feldmarschall* propose de jeter la 4^e armée de panzers contre la 25^e armée de tanks et le 1^{er} corps de tanks de la Garde, qui menacent Dniepropetrovsk. Abandonner Kharkov après avoir entamé une retraite de plusieurs centaines de kilomètres ? Hitler rejette catégoriquement cette solution qui, selon lui, ternirait encore un peu plus l'image de sa Wehrmacht et achèverait de convaincre ses alliés de quitter l'Axe.

Le 15 février, au moment où il est sur le point d'être encerclé par la 6^e armée soviétique, Paul Hausser, commandant du II^e *Panzerkorps* SS, évacue Kharkov contre l'ordre du général Lanz. Le lendemain, la ville est prise par les Soviétiques. Apprenant la nouvelle, Hitler entre dans une colère noire et limoge sur le

Kharkov devient le symbole des batailles de l'hiver 1943 et du réveil de l'*Ostheer*. La ville est reprise le 14 mars après trois jours de combats de rue particulièrement acharnés menés par les *Waffen-SS* de la *Leibstandarte*. On s'y bat à la grenade, au pistolet et au poignard. Hitler exulte. Ses SS reprendront même Bielgorod quatre jours plus tard.



DR



DR

Un Panzer IV de la 1^{re} ou 4^e armée blindée. Au mois de janvier, Manstein déplace ses deux armées de panzers sur plus de 500 kilomètres, du Caucase jusqu'à la rive ouest du Donetz, pour éviter leur encerclement !

C'est la première fois qu'est mentionnée l'idée d'un encerclement du saillant de Koursk. Du « meilleur cerveau de la Wehrmacht » naît donc l'opération Citadelle, qui sera déclenchée quatre mois plus tard et qui donnera lieu à une terrible bataille.

L'audace de Manstein fait peur à Hitler, qui refuse. Le Führer souhaite une victoire symbolique très rapidement ; il veut Kharkov, cinquième ville d'URSS. Durant deux jours, Manstein insiste pour que son plan soit appliqué, et ce n'est que le 18 février que le Führer donne son accord. Peut-être les forces soviétiques à moins de 60 kilomètres de Zaporozje – où il se trouve – ont-elles incliné Hitler à faire confiance à son *Feldmarschall* !

La Wehrmacht reprend la main

Le 19 février, Manstein lâche ses formations de panzers au moment même où Vatoutine tente de rejoindre le Dniepr. Les blindés allemands progressent sous la couverture de 1 000 avions de la 4^e *Luftflotte* de von Richthofen. La 4^e armée de panzers, appuyée par le *Panzerkorps* SS, écrase les formations soviétiques qui foncent vers le Dniepr. Avec la 1^{re} armée de panzers, elle élimine les corps soviétiques les uns après les autres. Puis Manstein prévoit d'attaquer les forces russes massées autour de Kharkov et qui menacent le détachement Kempf. Impossible de manœuvrer sur le Donetz, car la glace n'est pas assez solide. Le radoucisse-

champ... Lanz, remplacé par Walter Kempf ! Si Hausser est sauvé par ses galons SS, cette fois c'en est trop pour Hitler, qui, ce même jour, part à Zaporozje pour rencontrer Manstein avec la ferme intention de lui retirer son commandement.

Le plan Manstein : naissance de « Citadelle »

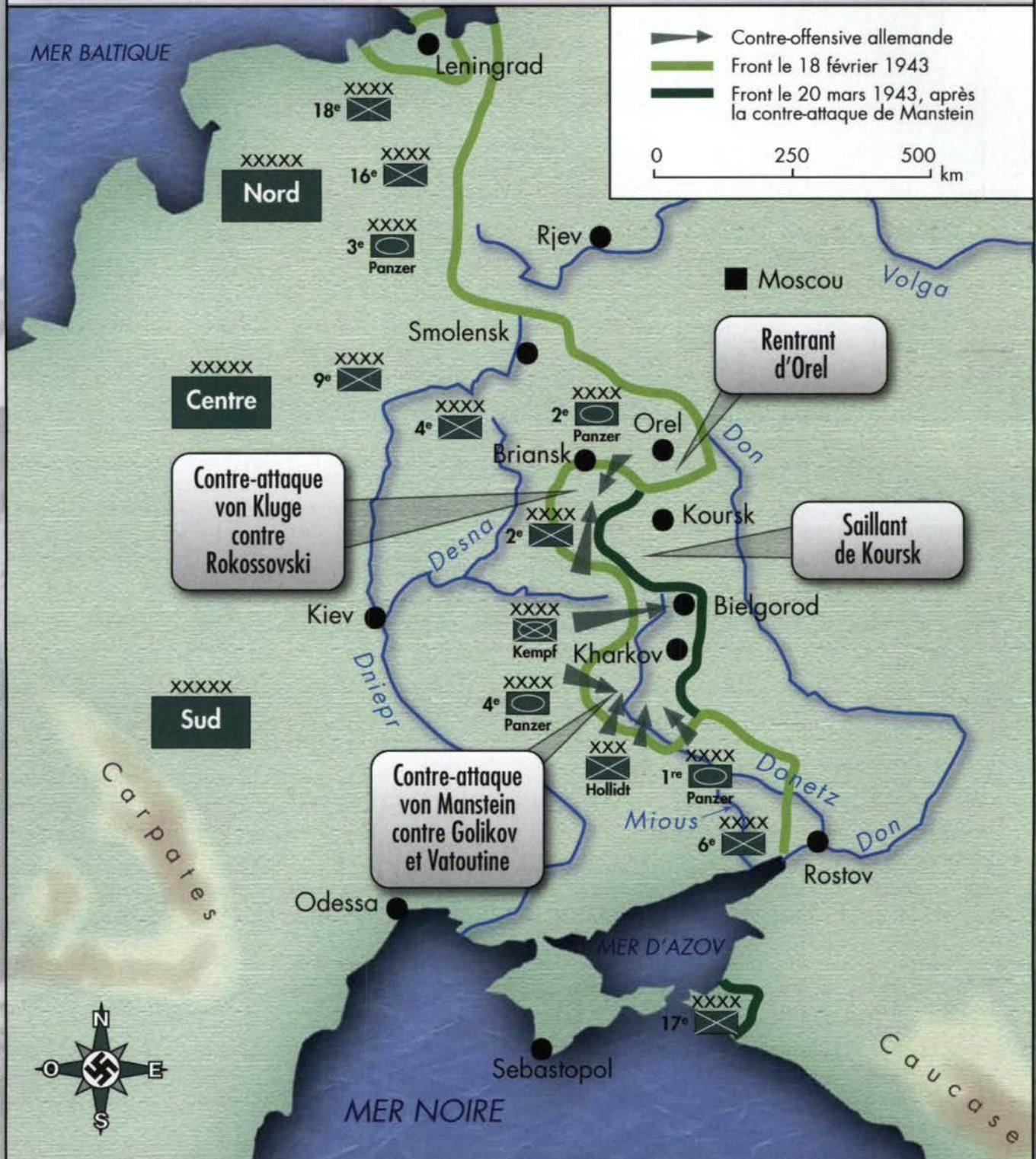
D'après le *Journal* de Goebbels, Hitler serait allé voir Manstein pour lui faire payer l'affront du 6 février, mais la situation du front l'aurait stoppé dans son élan. Quelle que soit la raison, Manstein, qui a minutieusement préparé cette réunion de crise, expose ses plans au Führer. Ceux-ci sont articulés en trois phases. Les forces du Front du Sud-Ouest, menées tambour battant par Vatoutine, sont si enfoncées (jusqu'à Kharkov et Zaporozje) qu'elles forment un saillant. Manstein souhaite enserrer ce saillant au nord par le détachement Kempf avec comme fer de lance le II^e *Panzerkorps* SS et au sud par les 1^{re} et 4^e armées de panzers. Manstein est sûr de lui, car ces unités sont les meilleures de la Wehrmacht et elles sont placées à l'endroit le plus favorable pour assaillir l'ennemi. Durant la deuxième phase, les deux armées blindées doivent remonter vers le détachement Kempf puis enfoncer le flanc gauche du Front de Voronej mené par Golikov et reprendre Kharkov et Bielgorod. Enfin, la troisième phase prévoit l'enfermement des forces soviétiques à Koursk avec l'appui du groupe d'armées Centre commandé par von Kluge. Manstein veut frapper vite et fort, car bientôt l'hiver touchera à sa fin, et les pluies diluviennes du printemps viendront clouer les Soviétiques pour plusieurs semaines.



DR

Le SS Paul Hausser commande le II^e *Panzerkorps* SS dans le secteur de Kharkov. Le 14 février, ignorant l'ordre de Hitler de tenir coûte que coûte, il évacue la ville avant l'encerclement. Ses *Waffen-SS* forment l'une des deux mâchoires qui doivent écraser les forces soviétiques trop avancées.

Contre-attaque de Manstein et formation du saillant de Kursk



D'après Davy Lopez, in Jean Lopez, *Koursk, les 40 jours qui ont ruiné la Wehrmacht*, Économica, 2011

ment enlève à Manstein une chance d'infliger à l'ennemi un Stalingrad à l'envers. Il décide alors de l'attaquer par son flanc sud pour le repousser hors de Kharkov avant de le prendre à revers par le nord et le nord-est. Le 5 mars, la 4^e armée de panzers et le *Panzerkorps* SS enfin au complet – avec l'arrivée de la division *Totenkopf* – écrasent les forces de Golikov au sud-ouest de la ville. Le 14 mars, Kharkov est reprise par la *Leibstandarte SS Adolf Hitler* après d'intenses combats de rue ; le 18, c'est Biélorod qui tombe sous les coups des Waffen-SS.

Les unités de tanks soviétiques se sont retrouvées complètement isolées les unes des autres. La supériorité allemande a été de quatre pour un, voire, par endroits, de dix pour un en blindés. Les rares avions russes n'ont pu rester en vol plus de dix minutes du fait de l'éloignement de leurs bases de ravitaillement, alors que la Luftwaffe effectuait plus de 1 000 sorties par jour !

En un mois, Manstein a détruit trois armées soviétiques – 6^e, 40^e et 60^e. Mais les Allemands, par manque d'infanterie, ne sont pas parvenus à boucler totale-



Les deux armées de panzers referment la nasse avec les Waffen-SS et écrasent les unités de Vatoutine les unes après les autres. Mais les Soviétiques ont de la chance, car les Allemands n'ont pas assez d'infanterie pour boucler les encerclements.

ment les encerclements, et le gros des forces ennemies a réussi à se réfugier au-delà du Donetz. À ce moment, Manstein n'a plus qu'un objectif à atteindre : réduire le saillant de Kursk.

Si près de Kursk

La défaite de Staline est sans appel. Mais le maître du Kremlin a un autre objectif : chasser les Allemands de la zone Smolensk-Orel-Briansk ; en fait, écarter une bonne fois pour toutes la menace que fait planer le Reich sur Moscou depuis 1941. Pour cela, il lui faut détruire le groupe d'armées Centre de von Kluge. Staline et la *Stavka* jettent les Fronts de Briansk, de l'Ouest et du Centre (ex-Front du Don) contre le triangle allemand.

Malgré une première percée jusqu'à la Desna, le Front du Centre de Rokossovski, esseulé, doit s'arrêter ; les deux autres Fronts stagnent à Orel. Il tente alors de prendre Orel, mais il évite de peu une attaque en tenaille menée par la 2^e armée de panzers et la 2^e armée. Il reflue vers l'est, en direction de Kursk. Staline panique : un grand boulevard vide de troupes soviétiques s'ouvre entre Manstein et Kursk. Il appelle Joukov, qui jette les 21^e et 64^e armées sur les Panzer qui partent de Bielgorod.

Bielgorod est reprise par les Waffen-SS le 18 mars en seulement quatre heures de combats. Les hommes de la *Leibstandarte* célèbrent le fait d'armes.



DR

Manstein voulait franchir le Donetz au sud de Bielgorod, entamer une chevauchée et enfermer les Fronts soviétiques par l'est, mais, là encore, la fonte des glaces sur la rivière lui interdit toute manœuvre. Il décide en conséquence d'attaquer frontalement et compte sur le groupe Centre pour refermer la tenaille. Von Kluge n'est à ce moment qu'à 70 kilomètres au nord de Kursk. Pourtant, il refuse d'aider Manstein, arguant que ses unités sont épuisées. Effectivement, les 2^e et 9^e armées ainsi que la 2^e armée de panzers sont exsangues. La fenêtre d'opportunité se referme définitivement le 20 mars avec le dégel total : impossible de traverser un fleuve ou une rivière, impossible d'avancer dans la boue. Staline peut souffler.

Les offensives s'arrêtent donc avec l'arrivée du printemps. Cette fois, c'est Hitler qui exulte. Les succès opérationnels du *Feldmarschall* font comprendre à Staline que l'*Ostheer* garde encore sa capacité de combat. Stalingrad n'est pas effacé, mais le dogme de la supériorité de la Wehrmacht, qui, depuis 1941, nourrit l'esprit des Allemands, n'est pas entamé. Surtout, l'Allemagne vient de reprendre un bien très précieux : l'initiative stratégique.

Durant cette campagne, Manstein a fait preuve d'audace, de détermination et d'énergie alors que la situation était gravissime. Après 600 kilomètres de retraite en trois mois, il est parvenu à contre-attaquer à revers et à reconquérir de larges portions de territoires. La manœuvre orchestrée par le « meilleur cerveau de la Wehrmacht » fut magistrale. ■

Un bilan effrayant (hiver 1942-1943)

Pays	Pertes en hommes
Allemagne	500 000
Roumanie	250 000
Italie	185 000
Hongrois	140 000
URSS	1 000 000



Juin-juillet 1944

La 3. Fallschirmjäger-Division au combat

Les paras allemands tiennent Saint-Lô

Par **Christophe PRIME**

La 3. FJD est officiellement créée le 15 décembre 1943. Sa composition repose sur l'amalgame de vétérans et de jeunes recrues. Les officiers et sous-officiers provenant d'unités combattantes sont chargés d'encadrer et de former les soldats provenant de la *Flak*, du génie, des écoles d'instruction qui n'ont généralement jamais connu l'expérience du feu. Pour beaucoup, se porter volontaires pour rejoindre ce corps d'élite est un moyen d'échapper au front de l'Est. La solde, plus élevée, est un autre sérieux motif d'engagement.

La 3. Fallschirmjäger : une division motivée mais sous-équipée

Le *Generalmajor* Walter Barenthin assure le commandement de l'unité jusqu'en février 1944, date à laquelle il est remplacé par le *Generalleutnant* Richard Schimpf. La 3. FJD est transférée dans le secteur de Huelgoat, à environ 50 kilomètres à l'est de Brest. Placée sous le commandement tactique du XXV. *Armeekorps*, elle compte 17 420 hommes, mais elle est encore loin d'être opérationnelle. Sa mission consiste alors à intervenir contre des troupes aéroportées ennemies.

Les nouveaux contingents font montre d'une grande motivation et d'un moral élevé. Ces jeunes hommes, à peine sortis de l'adolescence, subissent un entraînement intensif. Sur les différents théâtres d'opérations où ils ont combattu, les paras allemands sont passés maîtres dans les combats défensifs. En plus des exercices d'infanterie classiques, ils sont formés au combat rapproché, à la lutte antichar et aux opérations de guérilla. Les officiers saluent le remarquable état esprit

Depuis 1943, les troupes parachutistes allemandes sont utilisées dans un rôle normalement dévolu à l'infanterie. Après la Russie, l'Afrique du Nord et l'Italie, ces soldats d'élite sont engagés en Normandie.

La 3. Fallschirmjäger-Division nouvellement formée va s'illustrer d'un bout à l'autre de la bataille.

qui anime leurs soldats, bien qu'ils ne soient pas tous volontaires. 30 % à 40 % des chasseurs parachutistes de la 3. FJD ont effectué leur stage de saut à Dreux, Lyon, Witstock ou encore La Courtine.

La division bénéficie en théorie d'une bonne dotation en armes de soutien. Cependant, elle ne perçoit en tout et pour tout que 70 % de son armement. Les compagnies ne reçoivent qu'une partie de leur dotation en mitrailleuses et en armes antichars individuelles. Les armes lourdes comme les canons de *Pak* et les mortiers ne sont pas encore arrivées. La dotation en munitions est à peine suffisante pour tenir trois jours en situation de combat. Seul un bataillon de chaque régiment est motorisé. La division souffre d'une grave pénurie en véhicules de transport et en carburant : à peine 40 %



Une du journal *Kölnische Illustrierte Zeitung* datée du 6 juillet 1944. Le dossier de ce magazine de propagande allemand présente les combats menés par les soldats de la 3^e division parachutiste sur le « front de l'invasion ». En Normandie, la réputation des « diables verts » n'est pas usurpée. Les paras utilisent habilement le terrain pour harceler les GI's en montant des embuscades dans le bocage et n'hésitent pas à mener des attaques nocturnes.

Fallschirmjäger an der Invasionsfront!

Auch ihr Einsatz hat dazu beigetragen, die hochgespannten Pläne der Feinde Europas erfolgreich zu zerschlagen.

Des parachutistes allemands sur le front de l'invasion
Cazadores paracaidistas alemanes en el frente de invasión

PK-Aufnahme: H-Kriegsberichtler Zachäkel (All.)



Les *Fallschirmjäger*, ou parachutistes allemands, forment une troupe d'élite au sein de la Wehrmacht. Ils s'illustrent dès la campagne de l'Ouest lors de la prise du fort d'Ében-Émael en mai 1940. Mais c'est en Crète, lors de l'opération « Merkur » (mai 1941), que les paras mènent des combats particulièrement sanglants. En Normandie, ils sont utilisés pour stopper les troupes aéroportées ennemies.

de sa dotation normale. Si les bataillons de *Flak* et de transmissions sont relativement bien pourvus en véhicules, c'est loin d'être le cas des autres composantes de la division. Le parc automobile est constitué de véhicules disparates, au grand dam des chauffeurs et des mécaniciens chargés de l'entretien. Il faut même réquisitionner des chauffeurs civils ! Schimpf pare au plus pressé, mais il est conscient des conséquences en cas d'engagement. La 3. FJD est malgré tout reconnue apte au combat au début du mois de juin.



La pression américaine s'accroît

Lorsque le débarquement en Normandie survient le 6 juin 1944, le *General der Flieger* Eugen Meindl, commandant du II. Fallschirm-Korps, est averti à 1 h du matin du largage de parachutistes dans le secteur de Coutances. Les unités qui ont été déployées sur des positions fortifiées autour des monts d'Arrée sont mises en état d'alerte. Le II. FsAK et un groupement avancé de la 3. FJD prennent la route en début de matinée après avoir reçu confirmation du débarquement. Schimpf forme deux groupes de marche sous la conduite des commandants des *Regiment 8* et *9*. Un *Kampfgruppe* regroupant un bataillon de chaque régiment les précède avec le *Major* Becker à sa tête :

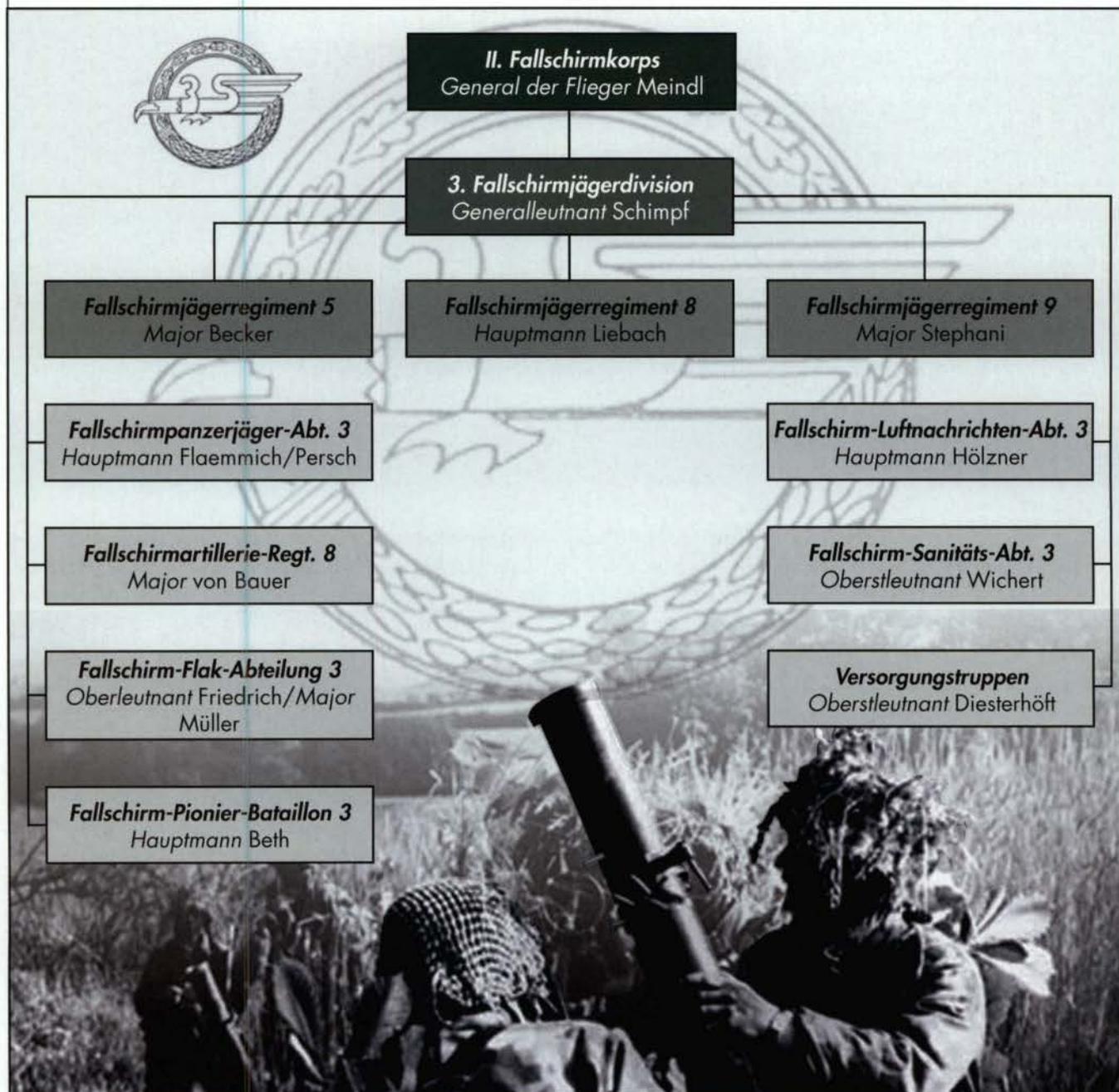
- I./Fallschirm-Jäger-Regiment 9
- II./Fallschirm-Jäger-Regiment 5
- III./Fallschirm-Jäger-Regiment 8
- Fallschirm-Panzer-Jäger-Abteilung 3
- 1./Fallschirm-Artillerie-Regiment 3

Arrivé à Avranches, Meindl est informé que le secteur de Coutances est vide d'ennemis. Le *General der Artillerie* Erich Marcks, chef du LXXXIV. Armeekorps, lui demande de positionner le II. FsAK au nord-est de Saint-Lô. Le 9 juin au matin, le *Kampfgruppe* Becker atteint la bordure septentrionale de la forêt de Cerisy. La 352. *Infanterie Division* et la 17. *SS-Panzer Grenadier-Division* Götz von Berlichingen tiennent respectivement les flancs gauche et droit des paras.

Tous les véhicules sont renvoyés pour récupérer les deux groupements progressant à marche forcée. Afin de se dissimuler aux yeux de l'aviation alliée, les

Le para allemand est équipé d'un casque spécial – le *Fallschirmhelm* – plus court que son équivalent des troupes au sol et muni d'une jugulaire qui offre un meilleur maintien. La veste de saut, très pratique, a l'aspect d'une veste camouflée mais dispose d'une multitude de poches. Les paras sont équipés d'armes légères comme le MP-40 (photo). Ils seront par la suite armés du fusil automatique FG-42.

La 3. Fallschirmjäger-Division



hommes se déplacent de nuit et se reposent le jour sous le couvert des arbres. Les paras réquisitionnent des chevaux, des charrettes ou encore de simples bicyclettes pour les aider à transporter le matériel. Tout ce qui n'est pas indispensable a été laissé dans le Finistère, voire détruit sur place. Une partie des munitions ont dû être laissées en Bretagne. Les hommes doivent abandonner leurs précieuses bottes de saut pour chausser des brodequins de marche plus confortables. Malgré la fatigue, les paras avancent de 40 kilomètres par jour. Le matin du 15 juin, le premier groupe de marche atteint Louvigné-du-Désert, où les camions arrivent dans la soirée. La 3. FJD est à pied d'œuvre le 18 juin.

La 1st US Army concentre alors ses forces sur une ligne Coutances-Marigny-Saint-Lô. Au fil des jours, la pression américaine ne cesse de s'accroître. La ligne de front tenue par les paras de Schimpf s'étend sur

24 kilomètres. Le FJR5 occupe le centre du dispositif, le flanc gauche est tenu par le FJR8 tandis que le FJR9 tient le flanc droit. Le Fallschirm-Pionier-Bataillon 3 et trois compagnies sont placés en réserve.

La bataille de Saint-Lô

Par sa position centrale au cœur du Cotentin, la ville est un carrefour de communications de première importance dont le Vth US Army Corps veut s'emparer à tout prix. La ville, ceinturée de collines, est solidement défendue. Les jours suivants, la 3rd Armoured Division gagne les hauteurs des Hauts Vents et repousse une contre-attaque de la Panzer Lehr. La 29th US Infantry Division progresse d'un kilomètre tandis que la 2nd USID dépasse le point fortifié allemand dénommé Purple Heart Draw et aborde la cote 192, une hauteur située

« Il est certain que l'invasion a commencé. En plus des parachutistes sur le péninsule du Cotentin et à l'embouchure de l'Orne, il y a un débarquement principal par la mer. Le QG du II. Fallschirmjäger-Korps a pour mission, ainsi que la 17. SS-Panzer Grenadier-Division, de rejoindre le secteur de Saint-Lô à l'est et de repousser à la mer l'ennemi au nord afin de rejoindre la côte. La 3. Fallschirmjäger-Division doit se déplacer immédiatement avec tous les véhicules disponibles vers le secteur d'Avranches. Le reste de la division doit commencer à marcher vers le front. L'ordre suivant sera donné d'Avranches, où un central de transmissions sera installé. »

Conversation téléphonique entre Meindl et Schimpf le 7 juin au matin



Le Generalleutnant Richard Schimpf commande la 3^e division de parachutistes dès le mois de février 1944. À partir du 6 juin, il est envoyé dans le secteur de Saint-Lô avec la 17^e division SS Götz von Berlichingen pour stopper la progression alliée. Schimpf sera plusieurs fois blessé lors des combats dans la poche de Falaise au mois d'août. Il sera capturé en mars 1945 puis libéré en 1947. Il entrera dans la Bundeswehr en 1957.

au sud-ouest de Saint-Georges-d'Elle qui domine la route de Bayeux à Saint-Lô. Depuis cette hauteur, les paras allemands disposent d'une vue imprenable sur l'ensemble du front. La 2nd US USID et la 29th leur font face.

Pendant quatre semaines, les GI's livrent une guerre des haies à laquelle ils n'ont pas été préparés et éprouvent les pires difficultés à progresser à travers le bocage. Les champs, les chemins creux deviennent les théâtres de batailles sanglantes. Les talus servent de parapets et les chemins creux de tranchées. Les hommes n'ont que rarement le temps de creuser des systèmes de défense élaborés. À l'aide de leurs pelles individuelles, ils creusent des trous à même les talus. Ces excavations deviennent des lieux de vie et de mort. Le feu de l'artillerie, celui des mortiers, des mitrailleuses et des

snipers génèrent un grand stress et une peur croissante qui se libère au moment des assauts. On se bat pour un champ, pour une haie ou pour une ferme, à l'arme automatique et à la grenade, voire à l'arme blanche. Les Fallschirmjäger n'hésitent pas à lancer des attaques nocturnes. Les combattants se fusillent à bout portant. Les mortiers et les mines sont d'une efficacité redoutable, et les Allemands exploitent au maximum les possibilités défensives offertes par le terrain. Les chars américains, qui ne peuvent manœuvrer à leur convenance, deviennent des proies faciles pour les servants de canons de Pak et les tireurs de Panzerfaust.



© US Signal Corps

Secteur nord de Saint-Lô, vers le 11 juillet. Les Américains viennent de lancer une attaque pour déborder les défenseurs allemands. Les combats sont acharnés, et les paras lancent même plusieurs contre-attaques avant de se replier sur Saint-Lô. Ici, deux infirmiers US soignent un GI blessé à la main durant les combats du 11 juillet.



Ce jeune parachutiste allemand, le visage couvert de boue et armé de son MP-40, attend l'ennemi en embuscade. Les combats de harcèlement ne peuvent stopper la progression américaine, et au 14 juillet, les pertes atteignent plus de 4 000 hommes. Reste à se replier sur Saint-Lô et à imposer des combats urbains à l'ennemi.

DR



© US Army

Dans ces affrontements si éprouvants pour les combattants des deux bords, le courage et le sang-froid compte pour beaucoup, mais la chance et la ruse importent tout autant. L'infanterie américaine manque de mordant et son moral faiblit au fur et à mesure que les pertes augmentent. De leur côté, les parachutistes allemands conservent une bonne cohésion d'ensemble et toute leur combativité, de l'aveu même de Schimpf.

Les paras tentent le tout pour le tout

Les assauts américains sont repoussés et le tracé de la ligne de front n'évolue guère. Le temps, exécrable avantage les défenseurs, mais les pertes s'alourdissent. À la suite d'une attaque de chasseurs-bombardiers, le poste de commandement est déplacé de deux kilomètres à l'est de Condé-sur-Vire. En deux semaines, la division déplore 436 morts, 1 513 blessés et 136 disparus, soit 17% de ses effectifs. Les réserves du corps d'armée sont utilisées pour combler les brèches. La *Fallschirm-Abteilung 12* et la *Fallschirm-Sturmgeschütz-Brigade 12* sont ainsi placées sous l'autorité de Schimpf.

Saint-Lô, 20 juillet 1944. La 29^e division d'infanterie US vient d'entrer dans la ville quand tout à coup des coups de feu retentissent ! Un sniper allemand embusqué dans un bâtiment prend les Américains pour cible.

Dans le bocage, la mort est tapie derrière chaque haie. Ces trois soldats allemands ont été fauchés ensemble à quelques mètres de leur *Schwimmwagen*. Les casques et les effets camouflés permettent d'identifier deux *Fallschirmjäger* et un *Waffen-SS* (sans doute de la *Götz von Berlichingen*). À l'arrière-plan, deux *GI's* inspectent le véhicule abandonné.

Le 11 juillet, une offensive d'envergure est lancée à l'est pour s'emparer de Saint-Lô. Durant les heures qui précèdent l'attaque, une troupe d'assaut forte de 150 paras a réussi à s'infiltrer dans les lignes de l'*Indian Head Division* avant de se replier sous les obus américains qui pilonnent déjà la cote 192. L'infanterie US, soutenue par les chars Sherman, gagne du terrain. L'*Indian Head* tient enfin sa revanche. Malmenés par le bombardement d'artillerie qui a précédé l'attaque, le *III/FJR9* et le *I/FJR5* résistent et lancent même quelques contre-attaques. Les Américains, qui sont sur leurs gardes, les repoussent violemment grâce à l'artillerie et à l'aviation. Les paras doivent finalement décrocher, et ce malgré l'engagement du *Fallschirm-Pionier-Bataillon 3*, de la *Fallschirm-Sturmgeschütz-Brigade 12* et de la *3./FJR5*. La pression américaine est trop forte et la cote 192 est abandonnée. Des éléments du *38th Infantry Regiment* traversent la route Saint-Lô-Bayeux.

Le *Major Stephani* ordonne à ses hommes de récupérer les armes et les munitions adverses. L'engagement des dernières réserves permet à la *3. FJD* d'établir une nouvelle ligne de défense au sud de la route et de continuer à harceler l'adversaire. En trois jours de

Deux *GI's* progressent dans une rue de Saint-Lô. L'ennemi n'est pas loin. Deux tanks destroyers ont été détruits par les paras allemands, probablement par une pièce de 88 mm. Un soldat américain mort gît au pied d'un des blindés.



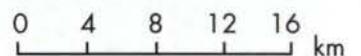
© US Signal corps

© US Army

Opération Cobra (24-31 juillet 1944)



- | | | | |
|--|--------------------------|--|--|
| | Front le 24 juillet 1944 | | Attaque de la 1 ^{re} armée américaine |
| | Front le 28 juillet 1944 | | Contre-attaque allemande, 28-30 juillet |
| | Front le 31 juillet 1944 | | Zone de bombardement |



Secteur est de Saint-Lô. Une jeep US vient de sauter sur une mine préalablement posée par des sapeurs allemands, passés maîtres dans l'art de piéger routes et chemins du bocage normand.

combats, la division a perdu 4 064 hommes. Certaines compagnies sont réduites à la taille d'une simple section. Le 14 juillet, Meindl annonce que son corps, dont le flanc gauche n'est plus couvert, doit se replier. Privés de renforts, les paras tiennent tant bien que mal jusqu'au 18 juillet, date à laquelle le 7th US Corps pénètre dans les ruines de la ville de Saint-Lô. Les paras de Meindl se regroupent dans le secteur de Saint-Germain-d'Elle-Bérigny-Couvains.

La retraite

Bradley met alors au point un plan d'attaque pour abrégier la guerre des haies et percer les lignes allemandes en direction d'Avranches. Il veut ouvrir un passage au travers du bocage en recourant aux bombardiers lourds et permettre aux chars et à l'infanterie de la 3rd US Army de Patton de s'y engouffrer. La VIIIth US Air Force est donc chargée d'ouvrir une brèche de 7 kilomètres sur 2,5 au sud de la route Saint-Lô-Périers. Après une tentative avortée le 24 juillet, un nouveau déluge de bombes s'abat dès le lendemain sur les positions allemandes, qui volent en éclats. Les unités du LXXXIV. Armee Korps ne sont plus en mesure de contenir les forces US, mais à la grande surprise des Américains, les Allemands continuent de résister. Le 26 juillet, une percée est pourtant réalisée et les blindés s'engouffrent vers le sud à toute allure. Plusieurs milliers de soldats allemands sont capturés. La 3. FJD et le II. FsAK, qui tiennent la ligne de front de part et d'autre de Vire, reculent en direction de Flers pour laisser le temps aux autres unités de battre en retraite. Après avoir libéré Condé-sur-Vire, le 134th Infantry Regiment de la 35th US Infantry Division est malmené par les paras en avançant vers Torigni-sur-Vire.

L'échec de la contre-attaque sur Mortain précipite l'écroulement de l'armée allemande, qui s'est avancée imprudemment vers l'ouest. Le XVth US Army Corps

© US Signal corps



atteint Le Mans le 9 août puis remonte vers Argentan pendant que les troupes anglo-canadiennes avancent en direction de Falaise. Hitler donne l'ordre de repli général vers la Seine le 16 août, mais il est déjà trop tard. La poche est sur le point d'être fermée. À ce moment précis, des détachements de la 3. FJD livrent des combats d'arrière-garde de Putanges à Montabard afin de permettre au II. FsAK de se retirer vers l'est. L'Oberstgruppenführer Paul Hausser, commandant la 7. Armee, donne l'ordre à tous les Kampfgruppen de rompre l'encerclement dans la nuit du 19 et le 20 août. Le Major Kurt Stephani, commandant le FJR9, meurt de ses blessures. Meindl est chargé de faire sortir ses paras, une partie de la 12. SS.PzD et l'état-major de la 7. Armee.

Le vieux briscard forme deux groupes de choc, prend la direction du premier et confie le second à l'Oberstleutnant Blauensteiner, le chef d'état-major du LXXXIV. Armee Korps. Ils se regroupent près de Magny et attendent la tombée de la nuit. Vers 22 h, les parachutistes glissent silencieusement à travers des positions ennemies et traversent la Dives à la nage. Schimpf et Hausser sont gravement blessés dans l'opération. Le groupe Blauensteiner se trouve bloqué devant la hauteur de Coudehard, sur laquelle sont retranchées les troupes et les blindés polonais de Maczek. La violente attaque qu'il lance aux premières lueurs du jour est un échec. Les paras de Meindl et ses hommes réussissent à se frayer un passage plus au sud. À l'aube, ils s'infiltrèrent dans le dispositif polonais et s'élancent sur les pentes de la cote 262, soutenus par trois Panther de la Das Reich. Un couloir de deux kilomètres est ouvert. Les reliquats de la division s'extirpent de la poche *in extremis* et atteignent la Seine le 22 août 1944. Ils feront de nouveau parler d'eux aux Pays-Bas et dans les Ardennes... ■

Août 1944. Après deux mois de combats, Saint-Lô est en ruines. Les parachutistes allemands ont défendu la ville pied à pied avant de céder. L'échec de la contre-attaque de Mortain scelle le destin des unités allemandes en Normandie, piégées dans la poche de Falaise. Les paras, formant plusieurs groupes de choc, parviendront à s'extirper de la nasse.

© US Army



CES SS QUI ONT TRAHI HITLER

Associer la SS à la trahison semble relever du contresens, tant l'on peine à imaginer le *Reichsführer* Himmler, homme lige et exécutant de Hitler, ourdir un complot visant à éliminer son maître. À plus forte raison que l'organisation qu'il dirige, la SS, est l'incarnation du national-socialisme et la gardienne du temple. Instrument de terreur, outil de répression impitoyable, exécuteur du génocide, fer de lance dans la guerre de conquête et d'anéantissement menée à l'Est, l'Ordre noir est le défenseur fanatique du nazisme et du verbe de son chef. La devise gravée sur les poignards des SS témoigne de cette loyauté indéfectible envers le Führer : « *Meine Ehre heisst Treue* » (« Mon honneur s'appelle fidélité »).

Pourtant, Arthur Axmann, chef des Jeunesses hitlériennes, rapporte lors de son interrogatoire après-guerre : « *La dernière fois que Hitler m'a parlé, dans la nuit du 29 au 30 avril 1945, il a énuméré les déboires et les déceptions qui avaient jalonné son existence. Il m'a affirmé que la pire qu'il ait eu à vivre, au cours de ses derniers jours, avait été la trahison de Himmler.* »

Le « fidèle Heinrich » (*der treue Heinrich*), comme l'appelait Hitler, a donc trompé son chef en brisant le *Führerprinzip*, le principe du Führer, qu'aucun cacique du pouvoir, si puissant soit-il, n'a le droit de contester. Il se voit fin diplomate et entame des pourparlers pour négocier une trêve avec les Alliés de l'Ouest. Loin de Berlin, il échappe à l'ire de Hitler, et c'est un autre qui paiera la faute. Cette trahison est retentissante, car elle implique l'homme le plus redouté du III^e Reich et censé être le plus dévoué d'entre tous. Le *Reichsführer* avait scellé son destin et celui de son élite par un pacte de sang : aucun SS ne devait survivre au Führer.

Himmler abreuvait sa « chevalerie » de discours abscons qui faisaient l'éloge de la discipline, du devoir et du sacrifice. Il avait même déclaré à ses subordonnés durant l'un de ses interminables monologues : « *Une chose est impardonnable chez nous, Germains : la déloyauté.* » À l'heure où le Reich sombre dans le chaos de la défaite, il fait cavalier seul et rêve encore d'un État SS équilibrant l'Ouest et l'Est, une sorte de *limes* protégeant le monde civilisé des hordes bolcheviques. Pure chimère : Himmler prend la fuite et se défile avant de se supprimer pour échapper à la justice des vainqueurs. Cette histoire ne laisse pas de surprendre et n'est pas sans rappeler *La paix des dupes*, roman noir de Philip Kerr, qui navigue dans les eaux troubles de la Seconde Guerre mondiale.

La duplicité de Himmler, de loin la plus étonnante, n'est pas un cas isolé, mais le point final d'un chapitre méconnu de l'Allemagne hitlérienne et en particulier de la SS : celui de la trahison et de la désobéissance de hauts responsables de la police, de la Gestapo, des services de renseignement nazis, mais aussi de généraux de la *Waffen-SS*. ■



On n'est jamais trahi que par les siens

Hitler passe en revue les soldats de sa garde rapprochée, la *Leibstandarte SS Adolf Hitler*, commandée par Josef « Sepp » Dietrich, ici à droite, portant le sabre. Dietrich, pourtant chef historique de la plus prestigieuse division SS, se montre très tôt libre et critique en parole et n'hésite pas à désobéir à un ordre qu'il juge contraire aux intérêts de ses hommes.



DR



Trahison dans la Waffen-SS

De la fidélité inconditionnelle à la désobéissance

Par **Philippe RICHARDOT**,
délégué Méditerranée-Rhône
de la Commission Française d'Histoire Militaire,
auteur de *Hitler, ses généraux et ses armées*,
Economica, Paris, 2008.

La SS figure comme la garde et la quintessence du nazisme. La SS est policière, concentrationnaire, militaire, et rassemble un réseau de sympathisants dans l'*Allgemeine SS* (avec des membres aussi divers que le diplomate Abetz ou l'ingénieur von Braun). Si la résistance d'une partie des officiers de la *Heer* est bien connue, celle d'officiers généraux SS l'est moins. Mais peut-on réellement parler de résistance ? Deux types d'attitude se font jour : une opposition sincère au régime, et surtout un revirement quand la défaite devient inéluctable, syndrome des « rats quittant le navire ».

« Mon honneur s'appelle fidélité »

L'exemple le plus connu de trahison dans le parti nazi est celle de Ernst Röhm et des Sections d'assaut (SA, *Sturmabteilungen*), qui conduit à son élimination lors de la Nuit des longs couteaux en 1934. Les auteurs de cette épuration (un millier d'exécutions), le dernier carré des fidèles, sont des SS (*Schutzstaffel* ou Échelon de protection). Parler de trahison dans le cas des SS semble donc paradoxal et casse leur mythe fondateur, car l'on entre dans l'Ordre noir par un

« C'était l'homme (Himmler, NDLR) le plus haï des grands chefs de la Waffen-SS. Sepp Dietrich ne voulait même pas lui serrer la main. Quand Himmler annonçait sa visite à la Leibstandarte, il partait en déplacement. »

Robert Krötz,
correspondant de guerre SS

serment de fidélité à Hitler ; serment solennel, initiatique, prononcé la nuit dans une retraite aux flambeaux puis, avec les exigences de la guerre, de jour, sur l'épée d'un officier ou le drapeau du régiment.

La devise de la SS, adoptée en 1932, est : *Meine Ehre heisst Treue* (« Mon honneur s'appelle fidélité »). Le serment déclare : « Je te jure, Adolf Hitler, obéissance jusqu'à la mort. » Ce serment personnel n'est pas le propre des SS. En effet, dès sa création en 1935, les membres de la Wehrmacht doivent également jurer allégeance à Hitler. Beaucoup couvriront leurs crimes de guerre en se retranchant derrière ce serment d'obéissance. Au plus fort de la guerre, il n'y a pas de doute dans la Waffen-SS, dont le fanatisme idéologique est garant de son esprit de sacrifice mili-



Le *Gruppenführer* Josef « Sepp » Dietrich est le commandant historique de la *Leibstandarte SS Adolf Hitler*, garde personnelle de Hitler puis première division combattante de la *Waffen-SS*. Ancien du corps franc *Oberland*, Dietrich rejoint le parti nazi en 1926 et entre dans la *SS* en 1928. Ce « guerrier » au physique de boxeur est, selon les termes de Hitler, le « premier dur ». Pourtant, Dietrich méprise son chef Himmler ainsi que les agents *SS* de la branche policière, dont le *SD*. Il se réjouit de la mort de Heydrich en juin 1942 à la suite d'un attentat. Durant toute la guerre, il épargne ses hommes et refuse d'obéir à des ordres qu'il juge suicidaires.



© National Archives

Défilé de la LSSAH à Munich en 1934. La SS met en place un véritable décorum pour marquer les esprits et se distinguer de la Wehrmacht : cérémonies quasi religieuses, défilés aux flambeaux impressionnants... Elle est une nouvelle chevalerie au service exclusif de son maître, Adolf Hitler.

La SS regroupe des soldats, des policiers, des gardiens pour les camps de concentration, mais aussi des diplomates ou des scientifiques comme Wernher von Braun (photo), qui fait partie de l'*Allgemeine-SS* ou « SS générale ». La SS devient un véritable État dans l'État contrôlé par le *Reichsführer* Himmler, le plus fidèle d'entre tous selon Hitler.

taire. Il n'y a pas de doute quant à son acception de la guerre, une lutte raciale comprise comme un règlement de comptes avec le « judéo-bolchevisme » et la « ploutocratie ». Les *Panzerdivisionen*, des troupes à la valeur combattante reconnue, participent ponctuellement à ces massacres de civils, comme la *Totenkopf*, la *Wiking* ou la *Das Reich*. La SS ne doute pas non plus de la victoire. La justification de la guerre s'inscrit à l'Est, où la *Waffen-SS* essuie ses plus lourdes pertes et forge un idéal européen en intégrant des volontaires issus tant des pays scandinaves que des États occupés. Pourtant, l'obéissance n'a jamais été inconditionnelle.

Dietrich, le « premier dur »

Avant même que la défaite apparaisse inéluctable, un des plus anciens camarades de lutte d'Adolf Hitler, un de ces *alte Kämpfer* qui ont fait le coup de poing contre les communistes dans les brasseries, se montre libre et critique en parole. Il s'agit d'un des premiers chefs de la SS, lorsqu'elle n'était qu'une



© Life



L'entrée dans la SS se fait par un serment qui marque la fidélité inconditionnelle de l'Ordre noir à son maître : « Je te jure, Adolf Hitler, Führer et chancelier du Reich, fidélité et bravoure. Je te promets d'obéir à toi, et à ceux que tu m'as donnés pour chefs, jusqu'à la mort. Que Dieu me vienne en aide. »

garde rapprochée : Josef « Sepp » Dietrich, chef de la division *Leibstandarte Adolf Hitler*. Dietrich nourrit le plus grand mépris pour Himmler et s'absente à chacune de ses inspections. Il se réjouit à la mort de Heydrich, qu'il qualifie de « *salaud* ». Il désobéit à chaque fois qu'un ordre ne correspond pas à la situation militaire ou risque de sacrifier inutilement la vie de ses hommes. C'est sans doute son expérience de sous-officier en 14-18 qui dicte son attitude contraire au fanatisme suicidaire de beaucoup d'officiers de la *Waffen-SS*.

Durant la campagne de France, le 25 mai 1940, alors que ses instructions lui prescrivent de faire halte sur la rivière Aa, il la traverse au prétexte qu'elle est sous le feu du mont Watten. Au mois de juillet



La SS montre son indéfectible loyauté à Hitler lors de la Nuit des longs couteaux (juin 1934), durant laquelle les chefs des SA, accusés de comploter contre le Führer, sont exécutés par la SS. Theodor Eicke (ici à gauche), « patron » de la *SS-Totenkopf*, élimine Ernst Röhm, le puissant chef des *Sturmabteilungen*.

1941, pendant l'invasion de l'URSS, alors que la *Leibstandarte* a l'ordre de percer les fortifications de l'isthme de Perekop en Crimée, il refuse, déclarant qu'il ne sacrifiera pas ses troupes dans une attaque insensée et sans soutien d'artillerie lourde. Son loyalisme d'ancien nazi le sauve de la cour martiale, à laquelle un général de la *Heer* n'aurait pas échappé. Il n'hésite pas à dire à Hitler qu'il a traité injustement Guderian en le limogeant après l'échec de la bataille

Rommel s'entend avec la *Waffen-SS*

« Rommel se rendit les 13, 14 et 15 juillet sur le front. Il s'y entretint avec les chefs de tout grade, notamment avec les chefs du groupe de SS Sepp Dietrich et Hausser, dont les rapports sur la situation étaient particulièrement pessimistes. Ils furent d'une extrême franchise. En cas d'initiatives à l'Ouest, Rommel ne craignait donc aucune difficulté de la part des SS. Le général commandant le I. SS-Panzerkorps, le futur général de la 5. Panzerarmee, était le chef du groupe de SS, Sepp Dietrich. Il avait, au cours d'une visite au poste de commandement du groupe d'armées, exprimé aussi bien à Rommel qu'à moi-même son mécontentement au sujet du commandement suprême et exigé de pouvoir prendre des initiatives personnelles en cas de rupture du front. Les formations de SS engagées, vaillantes, étaient bien dans la main de leurs chefs, et il faut le reconnaître, pour être franc, que ceux-ci s'écartaient nettement des méthodes du service de police secrète (Speidel oublie Oradour-sur-Glane, NDLA). D'ailleurs, le commandant en chef croyait pouvoir éventuellement se débarrasser sans peine de cet organisme à Paris et en France. »

Lieutenant-général Hans Speidel





DR

La guerre se justifie à l'Est. Le conflit contre l'URSS est présenté comme le combat pour la survie du Reich allemand. La Waffen-SS, composée de soldats politiques, devient le fer de lance de la conquête et mène une lutte impitoyable d'anéantissement. Ici, des soldats de la 3^e division SS Totenkopf durant la bataille de Kursk en juillet 1943.

de Moscou en décembre 1941 et affiche ouvertement son amitié envers le général disgracié alors que beaucoup s'effacent. Toutefois, on ne peut voir dans cette attitude que la familiarité d'un vieux serviteur et non une trahison. Hitler ferme les yeux.

Le projet de paix à l'Ouest

Un pas est franchi à partir de l'été 1944, quand certains gradés SS comprennent que la guerre est perdue. Parmi eux, il y a certains généraux de la Waffen-SS. En juillet, les deux SS-Obergruppenführer, Sepp Dietrich et Wilhelm Bittrich, chefs des I. et II. SS-Panzerkorps (soit six divisions d'élite), déclarent au *Feldmarschall* Rommel qu'ils sont avec lui dans

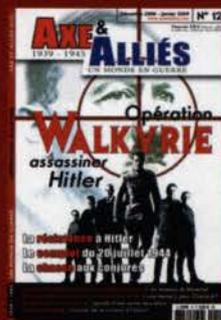
« Mon honneur s'appelle fidélité » est la devise des SS gravée sur les poignards. La Waffen-SS, branche armée de la SS, est militaire mais aussi politique, car elle est la gardienne du national-socialisme. À terme, Himmler souhaite qu'elle supplante la Wehrmacht, bouclant ainsi la nazification totale de l'armée allemande.

son projet de désobéissance à Hitler. Le *SS-Obergruppenführer* Paul Hausser, qui commande la 7. Armee (la 7^e armée appartient à la *Heer*. C'est la première fois qu'un SS commande des réguliers, mais Hausser est un ex-général de la Reichswehr, d'où le fait que sa nomination n'est à aucun moment contestée par les officiers de l'armée régulière), lui fait savoir qu'il ne dénoncera pas le complot, mais ne veut pas s'y joindre. Dans leur vision politique, le but est de faire la paix à l'Ouest pour gagner la guerre à l'Est. Le second de Rommel, le lieutenant-général Hans Speidel, qualifie Dietrich de « véritable Janus politique », sans plus détailler.

Dans la nuit du 16 au 17 juillet, Rommel vient rencontrer le *SS-Obergruppenführer* Wilhelm Bittrich, qui lui fait part de son amertume sur la situation en Normandie et sur le front de l'Est. Il lui déclare qu'il n'exécutera plus d'ordres insensés. Rommel lui annonce son projet de se retirer derrière la ligne Siegfried et d'abandonner la France, quitte à se détourner de Hitler. Bittrich l'assure de son soutien

« La chance du diable »

Si vous voulez tout savoir sur l'attentat du 20 juillet 1944, la résistance à Hitler, le déroulement du complot, les personnalités des conjurés et la vengeance impitoyable du Führer, commandez *Axe & Alliés* n° 12 et son dossier complet sur l'opération « Walkyrie ».



et de celui de ses officiers. La blessure survenue à Rommel le 17 juillet et l'attentat raté du 20 contre Hitler les prend au dépourvu. Ils n'avaient pas donné leur accord pour assassiner le Führer, mais tout au plus pour l'écartier du pouvoir et sans doute uniquement pour lui arracher le commandement des opérations.

Waffen-SS contre branche policière

Lors de l'attentat et le putsch ratés du 20 juillet, la SS témoigne d'une attitude très ambiguë. Le colonel von Stauffenberg, l'âme de l'attentat, fait déclencher



Ambiguïté de la SS dans le putsch du 20 juillet 1944

L'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler s'accompagne d'une tentative de putsch menée par des officiers conservateurs de l'armée de réserve (*Ersatzheer*) à Berlin. Dans le cadre de l'opération Walkyrie (mobilisation de l'*Ersatzheer* contre un danger intérieur), le comte Claus Schenk von Stauffenberg rédige une ordonnance qu'il met au compte du général Friedrich Fromm, dont il est le chef d'état-major. Cette ordonnance est marquée sous le sceau de l'ambiguïté vis-à-vis de la SS, qui est bien montrée comme la garde à abattre du régime nazi, mais dans le même temps des exceptions non précisées sont évoquées. Le ralliement de la majorité des chefs de la Waffen-SS semble acquis : « En vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés par le commandant en chef de la Wehrmacht, je délègue le pouvoir exécutif, pour chaque région militaire, au général commandant la région. Il devra sur-le-champ prendre les mesures suivantes : [...]

B/ Tous les Gauleiter, commissaires du Reich, ministres, présidents de province, préfets de police, tous les haut gradés de la SS, de la police et de la Gestapo, les chefs de service des SS, les chefs de service de la propagande et les chefs de cercle, seront sans délai relevés de leurs fonctions et mis au secret sous bonne garde. Je suis seul qualifié pour faire des exceptions.

C/ Les camps de concentration devront être occupés dans les plus brefs délais ; leurs commandants seront arrêtés, les gardiens désarmés et gardés dans leurs



Friedrich Fromm, commandant de l'armée de réserve. Pour éviter d'être mis en cause par Stauffenberg et ses complices, dont il connaissait les projets, il ordonne leur exécution le soir du 20 juillet dans la cour du Bendlerblock. Cette décision précipitée lui attirera pourtant les soupçons : il sera lui-même fusillé le 12 mars 1945.

casernes. Il convient de prévenir les détenus politiques qu'ils doivent s'abstenir, jusqu'à leur libération, de toute manifestation et de toute action individuelle.

D/ L'obéissance de certains chefs des Waffen-SS peut être mise en doute, ou s'ils ne semblent pas compétents, ils devront subir une détention préventive et être remplacés par des officiers de l'armée. [...]

Signé : général Fromm
Comte Stauffenberg »



Sepp Dietrich lors d'un exercice de la Leibstandarte. Ce général de la Waffen-SS fait preuve d'une très grande liberté de parole. Il n'hésite pas non plus à désobéir aux ordres plusieurs fois durant la guerre, et notamment en URSS, lorsqu'on lui ordonne de prendre les fortifications sur l'isthme de Perekop, cas flagrant de désobéissance.



© Life

Le 20 juillet 1944, Hitler échappe de peu à la mort lors d'un attentat dans son bunker à la Tanière du loup, en Prusse-Orientale. Cette photo a été prise quelques heures seulement après l'explosion de la bombe. La confusion la plus totale règne alors à Berlin. Les SS, soupçonnés d'être à l'origine du complot, sont arrêtés avant d'être finalement relâchés.



DR

l'opération « Walkyrie », soit la mobilisation de l'armée de réserve (*Ersatzheer*), au prétexte fallacieux d'une tentative de coup d'État perpétrée contre Hitler par les SS. Pendant toute la journée, Himmler reste introuvable tandis qu'une partie des états-majors de la SS tant à Berlin qu'à Paris sont arrêtés par l'armée régulière. Le chef de la branche espionnage international du SD (*Sicherheitsdienst*, Service de Sécurité, division renseignements de la SS), le *SS-Brigadeführer* Walter Friedrich Schellenberg, arme ses secrétaires et appelle à la rescousse Otto Skorzeny, chef des forces spéciales de la SS. Assez étrangement, il est ignoré par les putschistes et Skorzeny vient seul à Berlin. Détail compréhensible suite aux entrevues avec Rommel, les chefs de la Waffen-SS en France ne sont pas inquiétés par les conjurés et ne font rien pour défendre leurs « camarades » SS de la Gestapo ou du SD. Mis au courant du coup d'État, Dietrich, Hausser et les divisionnaires se désolidarisent de la branche policière du « Corps noir ».

À Berlin, l'ordre est rétabli par un officier nazi, le major Otto Remer, commandant le bataillon de garde de la division *Grossdeutschland*. Guderian est aperçu donnant l'ordre à une brigade blindée de rentrer dans ses quartiers. Dans la soirée du 20 juillet, deux personnalités de la SS se cachent dans l'ombre d'une rue adjacente au *Bendlerblock*, état-major de l'armée de réserve, en attendant prudemment la fin du putsch. Il

À partir de l'été 1944, un nouveau pas est franchi par les Waffen-SS. Dietrich et Bittrich (ici à droite, sur le front russe), qui commandent les deux *SS-Panzerkorps* en Normandie, approchent Rommel, qui souhaite faire la paix avec l'Ouest. Le débarquement en Normandie et l'offensive géante de l'Armée rouge à l'Est font comprendre à certains haut gradés SS que la guerre est définitivement perdue.



DR

Au plus haut sommet de l'État

Albert Speer n'appartient pas à la SS mais est un cas de désobéissance au plus haut sommet de l'État nazi. Ministre de l'Armement du Reich, c'est comme architecte qu'il est entré dans le cercle des intimes du Führer, avec qui il réalise les projets fous et démesurés de la nouvelle capitale, Germania. Il voit Hitler une dernière fois en avril 1945 dans son bunker à Berlin. D'après son autobiographie, il avoue au Führer ne pas avoir appliqué les ordres de destruction totale des infrastructures en Allemagne émis par le dictateur. Eu égard à leur ancienne amitié, Hitler le laisse quitter Berlin.

s'agit d'Ernst Kaltenbrunner, chef de l'Office central de Sûreté du Reich (*Reichssicherheitshauptamt* ou RSHA), soit le patron des polices depuis la mort de Heydrich, et d'Otto Skorzeny. C'est le colonel-général Fromm, chef de l'*Ersatzheer*, qui vient leur annoncer que les conspirateurs ont été fusillés par ses soins. C'est donc la *Heer* qui a mis fin à la conjuration et prolongé le régime nazi. La journée du 20 juillet montre une absence étonnante de la SS, qui s'en vengera par une sauvagerie accrue les mois suivants. Il se peut que ses membres aient cru à la rumeur que Stauffenberg a fait courir pour justifier Walkyrie. Seul Goebbels, maître de l'intoxication, n'a pas été dupe.

Par la suite, les hauts gradés de la *Waffen-SS* se contentent de « râler » contre des ordres qu'ils jugent militairement inadaptés, puis, après la bataille des Ardennes, de les saboter, voire de leur désobéir.

Le devoir de désobéissance

La dernière bataille que mène Dietrich, devenu *Oberstgruppenführer*, soit chef d'armée, est l'offensive du lac Balaton en Hongrie (mars 1945). Après une percée de 20 kilomètres, il décide de battre en retraite. Il semble avoir saboté cette bataille dans l'unique but de préserver ses hommes. C'est ainsi que le comprend Goebbels dans son journal : « *Le Führer est très mécontent que Sepp Dietrich l'ait dupé. Il a laissé*

Finalment, l'épisode du 20 juillet 1944 se solde par l'arrestation des conjurés, dont von Stauffenberg. C'est le Major du bataillon de la garde de la *Grossdeutschland*, Otto Remer, officier de l'armée (*Heer*), qui rétablit la situation après une entrevue avec Josef Goebbels. Remer sera engagé après-guerre comme officier du renseignement par l'Allemagne de l'Ouest.



d'importantes unités de sa 6^e armée au pays, pour les avoir à son retour à disposition comme unités de remplacement, et s'est par la suite engagé avec 40 000 hommes au lieu de 70 000. Naturellement, cela s'est immédiatement remarqué lors de son offensive. » La situation est tellement compromise en Hongrie qu'un engagement total de la 6. SS-Panzerarmee n'aurait pu l'infléchir. Furieux, Hitler ordonne aux troupes SS impliquées de retirer leurs bandes de bras portant le nom de leur division, marque distinctive autorisée aux seules unités d'élite de la Wehrmacht, Waffen-SS incluse car se considérant alors comme la quatrième branche des forces armées. La réaction de Dietrich n'est pas moins radicale : il propose de les mettre dans une boîte fermée par un ruban portant la devise du légendaire chef des lansquenets Götz von Berlichingen :

« Qu'il aille se faire foutre ! » Il ne couronne pas son insolence verbale par un passage à l'acte, mais dit à Hitler qu'il préfère se faire sauter la cervelle plutôt que d'obéir à cet ordre. Le Führer, impitoyable au monde mais souvent faible vis-à-vis des rares proches, annule son ordre.

Outre ses nombreuses insolences toutes pardonnées, il est indéniable que l'attitude de Sepp Dietrich en juillet 1944 relève de la trahison. La même remarque vaut pour l'autre SS-Obergruppenführer, Paul Hausser. Contacté par Rommel, il donne son accord pour ce que Speidel qualifie « d'initiatives à l'Ouest ». Apparemment, les investigations de la Sipo-SD ne découvrent pas son implication, alors que l'armée régulière subit une véritable purge qui frappe parfois des innocents. Il garde la confiance du sommet de l'État nazi. Le 23 janvier 1945, il remplace Himmler à la tête du groupe d'armées du Haut-Rhin,

renommé cinq jours plus tard groupe d'armées G. Toutefois, à l'extrême fin de la guerre, Hausser se découvre un devoir de désobéissance. Dans la deuxième moitié de mars, il transgresse les ordres de détruire les ponts et d'évacuer la Sarre et le Palatinat. Le ministre de l'Armement Albert Speer, qui sape la politique de la terre brûlée voulue par Hitler, persuade Hausser de déclarer Heidelberg ville-hôpital et de l'abandonner sans combattre.

Le 3 avril, Hausser s'oppose à Hitler, qui le rétrograde à un poste d'état-major. En mai, passé sous l'autorité de Kesselring, Hausser veille à ce que les SS suivent les consignes de capitulation. Le fanatisme de la Waffen-SS et la fidélité inconditionnelle au Führer ont vécu. ■



Hongrie, janvier 1945. Budapest encerclée par les Soviétiques, les Waffen-SS lancent trois opérations de dégagement (Konrad I, II et III). Malgré quelques percées, les forces allemandes stoppent les opérations fin janvier.

© Life

Le *SS-Obergruppenführer* a-t-il trahi son

Hermann Fegelein (1906-1945) se signale dans l'Histoire pour deux faits : le premier est d'avoir épousé Gretl, sœur d'Eva Braun, devenant ainsi le beau-frère par alliance d'Adolf Hitler ; le second est d'avoir été fusillé – ou plutôt tiré à bout portant – sur ordre de ce dernier.

Né le 30 octobre 1906 à Ansbach, en Bavière, Hermann Fegelein est un Allemand du Sud, tout comme considère l'être Hitler, Autrichien. Il est issu de la classe moyenne ruinée par la guerre puis par la crise qui frappe l'Allemagne en 1923. Son père dirige une école d'équitation, sport aristocratique qui, après un passage comme garçon d'écurie, lui permet de s'engager dans la *Reichswehr* dès 1925. Mais, sans origine noble ni appui, et sans doute n'ayant su adopter l'esprit de la caste militaire, il quitte l'armée pour la police de Munich deux ans plus tard. Militant du parti nazi de la première heure, désireux d'action, il rejoint la SA en 1930 puis la SS l'année suivante. Son caractère opportuniste et l'amitié de Himmler lui permettent de monter en grade dans la SS. En 1937, il organise la première unité équestre et dirige l'école supérieure d'équitation (*Haupt-Reitschule*) de la SS à Munich.

À partir de 1941, il combat ou opère sur le front de l'Est au sein de la division de cavalerie *Florian Geyer*. Il participe à des actions génocidaires contre les Juifs dans la région du Pripet. Il est blessé par des partisans en octobre 1943. Cette blessure est une « chance » relative, car elle lui permet d'être retiré du front pour un service d'état-major. Le 1^{er} janvier 1944, il devient officier de liaison entre Hitler et le *Reichsführer-SS* Himmler. Il fait désormais partie du petit monde de l'OKW (*Oberkommando der Wehrmacht*), d'où Hitler, négligeant les affaires civiles, dirige la guerre.

Il participe aux moments de loisirs du premier cercle de Hitler, auquel appartiennent les aides de camp, certains ministres comme Goebbels ou Speer et l'inévitable Martin Bormann, secrétaire général du parti. Les épouses sont conviées aux vacances d'été de Hitler dans la propriété du Berghof, nichée sur

l'Obersalzberg. Cette ambiance que Hitler veut familiale et l'entregent de Fegelein lui permettent de faire ce que l'on pourra appeler « un beau mariage » : le 3 juin, il épouse Gretl, sœur d'Eva Braun. Cette promotion « horizontale » lui vaut la jalousie de beaucoup de courtisans et le surnom de « gendre du Führer ». Toutefois, ce mariage ne l'empêche pas de nouer des aventures extraconjugales – sur lesquelles Hitler ferme les yeux – et ne le garantit de rien. Il reste prioritairement l'homme de Himmler.

Le 20 avril 1945, les actualités le montrent en compagnie de Hitler qui remet des médailles à des adolescents de la *Hitlerjugend*. Par la suite, l'attitude de Fegelein montre qu'il ne croit plus à la cause du Führer, témoignant d'une singulière désinvolture pour un officier général : il déserte et est arrêté ivre. Il est alors dégradé puis sommairement exécuté. La meil-

L'*Obergruppenführer* Hermann Fegelein gravit rapidement les échelons de la SS grâce à Himmler, dont il devient l'officier de liaison auprès du Führer en 1944. Mais c'est grâce à son mariage avec Gretl Braun, sœur d'Eva, qu'il entre dans le cercle des intimes de Hitler.



Fegelein beau-frère, le Führer ?



Fin juin ou début juillet 1944. Guderian fait le point avec Hitler suite au déclenchement de l'opération soviétique « Bagration ». Fegelein, agent de liaison de Himmler, est également présent. À gauche, Göring et Günther Korten, chef d'état-major de la Luftwaffe, qui décédera le 22 juillet après avoir été grièvement blessé par la bombe de Stauffenberg dans la Wolfsschanze.

leur source pour reconstituer la fin de Fegelein est Rochus Misch, garde du corps de Hitler : « Dans l'après-midi du 27 avril, au cours de la conférence militaire et pour une raison que j'ignore, Hitler chercha à voir Hermann Fegelein, l'homme de liaison de Himmler. Il n'était visiblement pas dans le bunker et les recherches dans les abris de la Chancellerie ne donnèrent rien. Certaines personnes de l'auditoire auraient alors signalé que son absence remontait déjà à plusieurs jours. On m'a demandé de l'appeler chez lui, mais personne ne décrocha le combiné. Un peu plus tard, trois officiers ainsi que le SS-Sturmbannführer Peter Högl et l'adjoint du chef du RSD (Reichssicherheitsdienst, unité spéciale de la police créée pour protéger Hitler), Johan Rattenhuber, ont surgi dans le couloir. Martin Bormann s'est adressé à eux en criant très fort : "Il faut aller chercher Fegelein tout de suite !" Dans la nuit, peu de temps avant d'aller dormir, je me trouvais dans le souterrain de la Chancellerie et croisais un Fegelein flanqué de deux gardes et de Wilhelm Mohnike (SS-Brigadeführer chargé de la défense du quartier gouvernemental). Je ne lui ai pas posé de question. Cela ne se faisait pas de la part d'un subalterne. Je peux seulement dire qu'il portait un manteau complètement ouvert et qu'ils se dirigeaient tous les quatre vers les catacombes de la Chancellerie. Le lendemain, en début de soirée, Heinz Lorenz (attaché de presse du Führerbunker)

fit son apparition dans le bunker. Il venait de recevoir une information diffusée par Radio Stockholm, provenant de l'agence britannique Reuter, annonçant que le Reichsführer-SS Himmler avait entrepris des négociations en vue d'une capitulation. Je ne sais pas comment Hitler a réagi. En tout cas, pour le beau-frère d'Eva Braun, cette information signa son arrêt de mort. Tard dans la soirée (du 29 avril), une poignée de policiers du RSD allèrent chercher Fegelein. Alors qu'ils avaient à peine parcouru quelques mètres dans le couloir, l'un des gardes prit sa mitraillette et lui tira une rafale dans le dos. »

Rochus Misch, *J'étais garde du corps d'Hitler, 1940-1945*, Paris, Le Cherche Midi, 2006. ■



Margareth Braun, dite Gretl, ici avec sa fille prénommée Eva en souvenir de sa sœur en 1947.



Duplicité de la SS

La police se détourne de son chef

Par **Philippe RICHARDOT**

L'opposition idéologique clandestine est bien sûr très minoritaire dans la SS, corps tout entier dévoué au national-socialisme et à son Führer Adolf Hitler. Pourtant, elle existe, jusque dans les plus hautes sphères de l'État SS.

Un « flic » ambigu : Arthur Nebe

Elle s'incarne dans Arthur Nebe, *SS-Brigadeführer* et membre du SD, puis chef de la police criminelle (Kripo). Son activité sur le front de l'Est à la tête de l'*Einsatzgruppe B* entre juin et novembre 1941 lui fait perdre sa conviction nazie. Il entre en contact avec le chef de l'*Abwehr* (renseignement militaire), l'amiral Canaris, et les conjurés de la *Schwarze Kapelle* (opposition conservatrice).

Voilà ce que le major Fabian von Schlabrendorff, officier d'état-major qui a participé à plusieurs tentatives d'assassinat contre Hitler, dit d'Arthur Nebe : « Malgré le peu d'influence dont disposait le groupe d'armées (Centre), nous avons réussi à freiner la terreur organisée par les SS. Plus qu'à nous, le mérite en revient au chef de groupe de SS Nebe. Longtemps avant 33, Nebe avait travaillé dans la police criminelle et avait acquis dans sa spécialité une réputation internationale. Après 33, il avait été versé dans la SS. C'était un des rares membres de cette formation qui partageât nos idées et eût inscrit à son programme la lutte contre Hitler. Au dehors, Nebe ne laissait rien paraître.

« Soyez le bienvenu en Allemagne, monsieur Masur ! Il est temps que vous autres, Juifs, et nous, nationaux-socialistes, nous enterrions la hache de guerre. (...) J'espère que notre rencontre va sauver de nombreuses vies. »

Himmler au représentant du Congrès juif international, 21 avril 1945

tre. Mais Oster (Hans, général adjoint de Canaris), qui collaborait avec lui de longue date, me fit savoir en temps voulu qu'un antinazi résolu se cachait sous le masque du chef SS. Toutefois, le seul fait qu'il portât l'uniforme de la SS était une raison suffisante pour que nous l'abordions avec prudence. Tresckow (Henning von, général, chef d'état-major du groupe d'armées Centre) me chargea de tâter le terrain et de vérifier si l'opinion d'Oster était juste. Les résultats de mes observations justifiaient entièrement Oster. Nous mîmes bientôt sur pied une excellente collaboration, qui trouva mille prétextes pour saboter les ordres criminels de Hitler. Nous pûmes éviter la mort à nombre de Russes, et la population russe nous en exprima à maintes reprises sa gratitude. Quelques années plus tard, Nebe payait de sa vie sa courageuse opposition à Hitler. »

Sa trahison est découverte après l'attentat du 20 juillet 1944. Grâce à des complicités, il peut fuir et se réfugier sur un îlot du Wannsee. Dénoncé par une de ses anciennes maîtresses, il est arrêté le 15 janvier 1945 et



Le *Reichsführer* Himmler en compagnie de son chef d'état-major, le *Brigadeführer* Karl Wolff (à gauche). Les deux haut gradés SS, qui ont juré une fidélité inconditionnelle au Führer, trahirent pourtant Hitler à la fin de la guerre. Ils connaissent tous deux l'avocat Carl Langbehn, qui appartient à un cercle de conspirateurs contre Hitler. Pour l'historien allemand Guido Knopp, Himmler aurait joué un rôle douteux dans l'attentat du 20 juillet 1944. À la fin de la guerre, il tentera de négocier avec les Alliés de l'Ouest. Wolff, pour sa part, livrera l'Italie aux Occidentaux.



DR

Arthur Nebe, SS-Brigadeführer et membre du SD, est un policier dans l'âme. Il participe à des massacres à la tête de l'Einsatzgruppe B sur le front russe. Il est également impliqué dans le programme d'euthanasie. Pourtant, il entre en contact avec les conjurés conservateurs. Mis en cause dans l'attentat du 20 juillet, il est pendu le 21 mars 1945.

pendu le 21 mars. Nebe est un cas à part. Ce sont finalement les chefs de la branche policière qui trahissent le plus franchement leur Führer, en particulier le clan des jeunes arrivistes.

Un arriviste et un agent à la solde des Soviétiques

Le plus représentatif de ce clan est Walter Schellenberg, qui coiffe aussi la branche contre-espionnage de l'Abwehr après sa dissolution en juillet 1944. Il désobéit quand le ministre des Affaires étrangères, Joachim von Ribbentrop, lui ordonne d'enlever à Lisbonne le duc de Windsor, ex-roi Édouard VIII, qui

avait témoigné une admiration marquée pour Hitler dans les années 1930 et qui avait abdiqué pour épouser une femme divorcée. Cette désobéissance quand il faut frapper un coup dur contre la famille royale d'un pays ennemi a de quoi surprendre de la part d'un SS, théoriquement fanatique et inconditionnel dans sa loyauté.

Le cas le plus étonnant et le moins connu de trahison est celui de Heinrich Müller, chef de la Gestapo et, à partir de février 1944, du contre-espionnage. À l'origine, c'est un policier de carrière, politiquement proche des indépendantistes bavarois et, avant la prise du pouvoir par Hitler, il n'hésite pas à réprimer les nazis. Mais, carriériste de nature, efficace dans sa tâche, il met ses compétences au service du nouveau régime, en particulier pour les basses œuvres. Son zèle lui ouvre de belles perspectives. Le rassemblement des polices dans la main de Himmler le fait entrer dans la sphère SS. Concurrent de Schellenberg, il l'accuse en décembre 1944 de travailler pour les Britanniques, alors que lui-même est l'informateur des Soviétiques. Vu pour la dernière fois dans le bunker le 29 avril 1945, Müller disparaît.

En 1961, le lieutenant-colonel Goleniewski, un Polonais travaillant pour l'Ouest, informe les Occidentaux que Müller aurait servi jusque vers 1951 dans la police politique en URSS, et qu'il aurait ensuite gagné l'Amérique du Sud. Après l'enlèvement d'Eichmann, ex-subordonné de Müller, par les Israéliens, le KGB

Les pires ennemis au sein des services de renseignements allemands.

À gauche, l'amiral Canaris, chef de l'Abwehr (armée), et à droite, Heydrich, chef du RSHA (service de sécurité de la SS). Canaris fait partie des conjurés conservateurs. Il est arrêté en 1944 mais ne sera exécuté qu'en avril 1945, dix jours avant l'arrivée des Alliés.



DR

Le duc de Windsor, ex-roi Édouard VIII, et son épouse, Wallis Simpson, sont la cible d'une opération d'enlèvement montée par le ministre des Affaires étrangères du Reich, von Ribbentrop, mais Walter Schellenberg refuse d'exécuter l'ordre.



aurait chargé les services secrets tchèques de faire taire Müller définitivement. Sa mort reste un mystère ; sa trahison, elle, est certaine.

Tentatives d'une paix sans Hitler

Des tentatives de paix secrètes sont amorcées pendant la guerre avec les différents ennemis de l'Allemagne. Certaines se font sous le contrôle de Himmler sans mettre au courant Hitler, qui surnomme pourtant son *Reichsführer-SS* « le fidèle Heinrich ». Dès 1942, le tout-puissant maître de la SS a des doutes sur la vic-

toire. En juillet, se reposant sur Schellenberg pour les détails d'exécution, il envoie comme diplomates secrets le prince Maximilian-Egon Eugen zu Hohenlohe-Langenburg ainsi que Lindemann, président d'une compagnie anglo-allemande de transports maritimes, la Norddeutscher Lloyd. Ces émissaires contactent l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Suisse. En novembre, le prince Hohenlohe-Langenburg établit un contact avec Sir Samuel Hoare, ambassadeur de Grande-Bretagne en Espagne. D'autres contacts sont noués avec l'attaché militaire américain à Lisbonne par Pitzzi, secrétaire particulier de Hohenlohe-Langenburg. Mais les manœuvres échouent. Les Britanniques sont rendus méfiants par l'incident de Venlo qui, sous prétexte de négociations secrètes avec de prétendus opposants, aboutit à la capture de deux de leurs agents sur la frontière hollandaise par les hommes de Schellenberg (9 novembre 1939). Himmler se détache des tractations.

L'opération « Modelhut » (« Chapeau de couture ») se fait depuis Paris sous le contrôle de Schellenberg. Le point de départ en est la célèbre modiste Gabrielle dite « Coco » Chanel. Celle-ci se rend compte que l'exigence de capitulation sans conditions que Roosevelt et Churchill formulent en janvier 1943 ne peut que raidir l'Allemagne et prolonger la guerre. Coco Chanel conçoit le projet d'aider secrètement à une paix séparée anglo-allemande. Elle connaît personnellement Hugh Grosvenor, duc de Westminster, ainsi que Winston Churchill et l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Espagne, qu'elle a rencontrés avant-guerre. Elle compte également parmi ses relations un membre de la famille royale, Vera Bate, qui réside à Paris sous le nom de son mari italien, Berto Lombardi. Par ailleurs, elle vit au Ritz avec Hans Gunther von Dincklage, un agent de

Walter Schellenberg, chef du service de contre-espionnage au sein du SD. Il tente de négocier un retournement d'alliance avec les Occidentaux pour faire front commun contre les Soviétiques. Dans ses Mémoires, Schellenberg affirme que Himmler s'interrogeait régulièrement sur le devenir de l'Allemagne sans Hitler.





DR

Heinrich Müller, chef de la Gestapo, surnommé « Gestapo Müller », est vu une dernière fois dans le bunker de Hitler en avril 1945 puis disparaît. Ce policier zélé a été en réalité un agent à la solde des Soviétiques. Sa mort est encore un mystère.

les troupes alliées progressent vers le nord, il dissuade Hitler d'enlever le pape. Après l'échec de la bataille des Ardennes, sans en référer à Himmler, il prend contact avec le chef des services secrets américains (OSS ou *Office of Strategic Services*, ancêtre de la CIA) en Europe continentale : Allen Welsh Dulles, qui séjourne à Zurich. Pour entrer en négociation avec les Américains à travers la Suisse, il charge un de ses fidèles dans l'action occulte, l'industriel italien Luigi Parrilli, d'aller trouver le chef du renseignement suisse, Max Weibl, pour informer Dulles. Les Américains, après avoir cru à un piège, acceptent cette opportunité et donnent à l'opération le nom de code « Sunrise ».

renseignement nazi. Elle présente son projet de paix à ses relations allemandes du Paris occupé et se propose comme intermédiaire. Si la diplomatie officielle du Reich en France, en l'occurrence l'ambassadeur Otto Abetz, repousse le projet, Schellenberg l'accepte et le reprend à son compte, allant jusqu'à accueillir Coco Chanel à Berlin en avril puis en décembre. L'opération échoue néanmoins. Coco Chanel et son amie Vera Bate se rendent à Madrid, où l'ambassade britannique se montre réservée. La demande d'audience auprès de Churchill n'aboutit pas. Ayant cherché à établir une entente entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne fondée sur l'anticommunisme, et en raison de ses accointances avec l'occupant, Coco Chanel connaît quelques jours d'emprisonnement à la Libération, mais est vite relâchée, probablement sur intervention de Churchill.

L'Obergruppenführer Wolff livre l'Italie aux Alliés

La plus accomplie des négociations secrètes de la SS aboutit à la première des capitulations allemandes, celle de l'armée d'Italie. Le *SS-Obergruppenführer* Karl Wolff, un des proches de Himmler, devient gouverneur militaire et chef de la police et des SS en Italie dès février 1943. L'année suivante, alors que

Le « fidèle Heinrich », au courant de l'attentat du 20 juillet 1944, se pose en successeur légitime de Hitler même « s'il conserve le culte de son idole » (Knopp). Après l'échec de l'attentat, il prend ses distances avec le mouvement. Dès le 22 avril 1945, il entre en contact avec le représentant du Congrès juif international!



DR

Karl Wolff ou le SS qui négocia la capitulation en Italie

Karl Wolff (1906-1984), fils d'un magistrat de Darmstadt, engagé volontaire à l'âge de 16 ans, titulaire des Croix de fer de 1^{re} et de 2^e classe pour bravoure, finit la Première Guerre mondiale avec le grade de lieutenant. Comme Heydrich ou Schellenberg, c'est un nazi opportuniste qui rejoint le NSDAP à une date relativement tardive, en 1931, et la SS l'année suivante. Il appartient à l'état-major particulier du *Reichsführer-SS* Himmler de 1936 à 1942. Au cœur de la hiérarchie SS, il monte vite en grade : en 1937, il devient général de brigade, soit *SS-Gruppenführer*, et sa position fait de lui le n° 3 de la SS. Malgré ses dénégations dans l'immédiat après-guerre, il est impliqué dans le processus génocidaire et assiste à des exécutions de Juifs à Minsk en 1941. Wolff atteint le grade de *SS-Obergruppenführer* en janvier 1942. Il reçoit en juillet 1943 le commandement suprême de la SS et de la police allemande en Italie (*Höchster SS und Polizeiführer in Italien*), où la situation militaire est très compromise.

Deux services rendus à l'ennemi, deux « trahisons », lui valent la mansuétude des Alliés après-guerre. Le premier concerne le Vatican. Hitler lui avait demandé un plan pour enlever le pape Pie XII. Wolff prévoit un groupe de 2 000 SS pour se rendre maître du petit État pontifical, piller ses trésors artistiques et emmener le pape au Liechtenstein. Toutefois, il comprend bien que la guerre est perdue et qu'un tel acte serait impardonnable. Il décide donc de désobéir au Führer. Grâce au diplomate du Reich auprès du Vatican, Ernst von Weizsäcker (dont le fils Richard deviendra



président de la RFA), et au père Pankratius Pfeiffer, il obtient un rendez-vous secret avec le pape le 10 mai 1944 pour l'avertir du danger et lui faire part de sa décision de l'aider. Néanmoins, Wolff prétend après-guerre qu'il est parvenu à faire changer d'avis Hitler en décembre au prétexte que l'enlèvement du pape conduirait à une révolte généralisée des Italiens contre l'occupation allemande dans le nord du pays, où se cramponne la Wehrmacht.

Le deuxième concerne la capitulation de la Wehrmacht en Italie. Wolff échappe au tribunal international de Nuremberg, mais la justice le rattrape en 1964. Il est jugé pour avoir déporté 300 000 Juifs et en avoir fait exécuter une centaine en Italie. Condamné à 15 ans d'emprisonnement, il est libéré en 1968 pour raisons de santé.

Le 8 mars 1945, Wolff se rend en civil à Lucerne avec deux autres officiers SS. Il propose à Dulles d'amener le feldmaréchal Kesselring à déposer les armes en Italie. Malgré les protestations soviétiques, des militaires anglo-américains rencontrent Wolff le 19 mars près d'Ascona, sur le lac Majeur. Ses tractations sont bientôt connues de Himmler, qui le convoque à Berlin le 16 avril. Alors que Himmler et Kaltenbrunner l'accusent de trahison, Wolff retourne la situation en sa faveur lors d'un entretien en présence de Hitler deux jours plus tard. Il prend argument du fait que ce dernier a déclaré à Ribbentrop le 6 février qu'en cas de retardement de l'arme secrète, des négociations devaient être entreprises avec les Alliés. Hitler félicite Wolff et le charge de continuer. La capitulation des forces allemandes en Italie a lieu le 2 mai, six jours avant celle de l'ensemble de la Wehrmacht.

Himmler a-t-il trahi son maître ?

Le *SS-Brigadeführer* Walter Schellenberg entretient une correspondance avec Dulles. Avec l'accord de

Himmler, il contacte les Anglo-Américains au moyen de l'ambassade d'Allemagne en Suède. Il se rend à Stockholm à cette fin et a une entrevue avec le comte Folke Bernadotte. Le 19 février, il organise une rencontre entre les deux hommes à Hohenlychen, dans le centre de convalescence du docteur Gebhardt, où Himmler a établi son quartier général. L'entretien est plutôt orageux, et Bernadotte y met des conditions humanitaires. Hitler a sans doute été informé de cette visite, car une indiscretion de l'ambassadeur de Suède en Allemagne l'a révélée à von Ribbentrop, qui a exigé de rencontrer Bernadotte, sans rien obtenir. Ribbentrop essaie lui aussi de négocier, par l'intermédiaire de l'industriel suédois Joachim Wallenberg.

Du côté de la SS, les négociations sont facilitées par le masseur finlandais de Himmler, Felix Kersten, qui a de puissantes relations en Suède et use de son influence thérapeutique et psychologique sur le *Reichsführer-SS* pour sauver des Juifs. Le 12 mars, à la demande des autorités suédoises et par l'entregent de Kersten, Himmler signe un *Contrat au nom de l'Humanité*, aux termes duquel il promet de ne plus faire exécuter de



La célèbre modiste Gabrielle « Coco » Chanel intervient pour mener des négociations de paix entre l'Allemagne et l'Angleterre sur la base commune de l'anticommunisme. Son projet échoue, et elle fera quelques jours de prison à la fin de la guerre. Chanel sera libérée sur intervention de Churchill.

Juifs. En avril 1945, Schellenberg propose à Himmler d'écartier Hitler du pouvoir soit par la conviction, soit par la force. Le 24 avril, Schellenberg est envoyé en Suède par Himmler pour convaincre Bernadotte de négocier avec les Anglo-Américains une capitulation de la Wehrmacht à l'Ouest. Bernadotte demande pour prix de ses services la libération de 20 000 à 30 000 détenus des camps de concentration. Les négociations secrètes avec les Suédois aboutissent à un fiasco.

N'ayant aucune intention de traiter avec Himmler, les Britanniques font « fuiter » l'information par Radio Stockholm le 29 avril. C'est Fegelein, son agent de liaison auprès de Hitler, qui fait les frais de sa trahison le jour même (voir page 50). Le 6 mai, Schellenberg se rend encore à Stockholm au prétexte de négocier la capitulation des armées allemandes de Norvège. Il n'est extradé de Suède que le 16 juin. Au tribunal de Nuremberg, il sert de témoin à charge contre son supérieur, Ernst Kaltenbrunner, le chef du RSHA. Grâce à cette attitude, à son refus d'enlever le duc de Windsor et aux informations qu'il leur a fournies, les Britanniques oublient l'incident de Venlo, et il n'écope que de six ans d'emprisonnement en 1949. Gravement malade, il bénéficie d'une libération anticipée après deux ans d'internement. Il meurt de calculs biliaires en 1952. C'est Coco Chanel, ayant noué des relations amicales avec lui, qui paie ses obsèques, après l'avoir aidé financièrement à s'établir en Italie du Nord.

Une mémoire qui oublie ces « infidélités »

Après-guerre, d'anciens officiers SS, comme Paul Hausser, cherchent à démontrer que les Waffen-SS étaient, selon le titre de ses *Mémoires*, « des soldats comme

Allen Dulles, chef de l'OSS (services secrets US) en Suisse, entre en contact avec Karl Wolff pour négocier la capitulation des forces allemandes en Italie. Après guerre, Dulles deviendra chef de la CIA et lancera les fameuses « Black Ops » en Iran ou en Amérique latine.

les autres ». Il est aidé par son collègue Felix Steiner, avec qui il avait constitué le noyau de la Waffen-SS. Steiner est à l'origine de l'HIAG (*Hilfsgemeinschaft auf Gegenseitigkeit, Bundesverband der Soldaten der ehemaligen Waffen-SS*, Société d'aide mutuelle, Union fédérale pour les anciens membres de la Waffen-SS), une association reconnue d'utilité publique dans l'Allemagne de l'Ouest en 1956. L'HIAG fait œuvre de propagande pour normaliser la branche militaire de la SS. Comme à la fin de la guerre l'enrôlement dans la Waffen-SS était devenu obligatoire, Steiner et Hausser essaient de gommer l'aspect politisé de cette organisation paramilitaire, qui était légalement une branche du parti nazi et non pas un service de l'État.





Ernst Kaltenbrunner, chef du RSHA depuis la mort de Heydrich, disparaît pendant le putsch du 20 juillet 1944. Il accuse Wolff de haute trahison pour sa prise de contact avec les Américains, mais aurait envoyé en Suisse des agents SS pour négocier avec les Alliés de l'Ouest. En 1945, il s'enfuit avec sa maîtresse dans le réduit alpin d'Altaussee. Arrêté, il est jugé à Nuremberg et pendu en 1946.

En interne, dans leurs réunions, ce sont les liens de loyauté qui sont mis en avant. Les cas de désobéissance militaire de certains chefs et la trahison finale de Himmler sont oubliés. Hausser et Dietrich ont alors intérêt à se hisser dans la mémoire de leurs ex-subordonnés en utilisant à dessein la fibre du loyalisme nazi. Alors que beaucoup à cette époque essaient de se créer des brevets de résistance antinazie, les anciens chefs de la Waffen-SS font l'inverse tout en jouant sur le registre de l'obéissance militaire aux ordres et de la fidélité au serment. L'HIAG a une influence sur la vie politique fédérale dans les années 1950-1960, mais son poids diminue avec la disparition progressive de ses adhérents. N'est-il pas néanmoins permis d'imaginer que c'est par l'action de cette association que le président des États-Unis Ronald Reagan se fait piéger et dépose une gerbe devant les tombes de Waffen-SS dans le cimetière militaire de Bitburg en 1983 ? Finalement, l'HIAG est dissoute en 1992. La fin de la Guerre froide lui a fait perdre l'utilité relative qu'on avait pu lui reconnaître. ■

Paul Hausser, ancien officier de la Reichswehr en retraite et général de la Waffen-SS, tente à la fin de la guerre de démontrer que les Waffen-SS étaient des soldats comme les autres. Il participe avec Felix Steiner, Kurt Meyer, Sepp Dietrich ou Joachim « Jochen » Peiper à des réunions d'anciens comme en 1952 à Verden, en Allemagne, premier grand rassemblement des membres de la Waffen-SS.



Le 23 avril 1945, Himmler rencontre le comte Bernadotte (photo), vice-président de la Croix-Rouge suédoise, pour négocier une paix séparée avec l'Ouest. Bernadotte pense que la proposition de Himmler n'a aucune chance d'aboutir, mais le Reichsführer, qui voit en sa SS un rempart contre le communisme, est persuadé que Britanniques et Américains négocieront.





juillet-septembre 1944

La bataille de Pologne

La horde rouge s'arrête à Varsovie

Par **Boris LAURENT**

L'année 1944 est l'année de tous les cauchemars pour la Wehrmacht, qui subit de terribles défaites. En dix semaines, l'Allemagne perd plus de la moitié de son empire. Le 6 juin, les Alliés débarquent sur les côtes normandes et s'enfoncent en territoire français, malgré une défense acharnée de deux mois. Le 20 juillet, Hitler survit miraculeusement à un attentat. Sa vengeance est terrible. Au mois d'août, les portes du Reich s'ouvrent en grand à l'Ouest, mais l'avance s'arrête en septembre derrière la Meuse et la ligne Siegfried. Mais c'est à l'Est que l'armée allemande connaît sa plus sanglante défaite. Le 22 juin, l'Armée rouge déclenche l'opération « Bagration » –, un modèle d'art opératif. En quelques jours, 28 divisions allemandes sur 40 sont englouties, soit 350 000 hommes ! Goebbels parle de la plus grande défaite que l'Allemagne ait connue dans son histoire.

Staline veut la Pologne

Quelques semaines après le déclenchement de Bagration, les Soviétiques sont sur le point de récupérer la Biélorussie (Minsk tombera le 2 juillet) et approchent de Lublin. Staline veut la Pologne à tout

Pologne, août 1944. Rien ne semble stopper la « horde rouge » qui fonce vers la Vistule, pas même les divisions de panzers encore redoutées un an auparavant. L'Armée rouge, qui vient de déclencher l'une des plus grosses opérations de l'histoire, va pourtant s'arrêter aux portes de Varsovie sur ordre de Staline.

prix, ce qui inquiète Londres et Washington, qui ne veulent pas que le pays passe sous domination soviétique – la question polonaise va progressivement envenimer les relations entre Churchill, Roosevelt et Staline. Le maître du Kremlin se donne les moyens d'écraser les Allemands. Dès le 28 juin, la *Stavka* ordonne la poussée de quatre fronts : 1^{er} Front de la Baltique, les 1^{er}, 2^e et 3^e Fronts de Biélorussie, rejoints le 13 juillet par le 1^{er} Front d'Ukraine de Koniev, qui a dû précipiter ses plans pour l'offensive de Lvov-Sandomierz au sud des marais du Pripet.

L'objectif de Koniev est de détruire les éléments du groupe Nord-Ukraine dans le secteur de Lvov et Rava-Ruskaia par une attaque simultanée au nord-



Ce *Landser* photographié par les services de propagande allemands semble profiter de quelques instants de calme avant l'arrivée de la « tempête rouge ». L'*Ostheer* ou armée allemande de l'Est s'enterre. Hitler a ordonné de ne plus reculer et de défendre chaque « forteresse » jusqu'au dernier homme. Les combats se rapprochant du Reich, le moral combatif des soldats allemands se renforce : il faut préserver la *Heimat* à n'importe quel prix.

Operativnoe iskusstvo !

Face à la bataille géante d'anéantissement (*Vernichtungsschlacht*), obsession de la pensée militaire allemande, les Russes mettent au point dès la période tsariste l'art opératif, *operativnoe iskusstvo*, véritable « matériau de la stratégie » selon Varfomoleev, soit l'articulation entre la stratégie et la tactique. Si les Allemands croient que l'armée infligeant le plus de pertes sortira forcément vainqueur de l'affrontement, les Soviétiques cherchent à imposer à leurs ennemis un « choc opératif » (*udar*) en profondeur. L'objectif est alors de disloquer, fragmenter, découper, en fait désorganiser le système adverse pour le bloquer et ainsi le rendre inefficace, et non de détruire en masse les unités ennemies, qui seront de toute façon remplacées.

est et à l'est de Lvov. Au nord, la 1^{re} armée de tanks de la Garde du général Katoukov est secrètement redéployée à partir du sud. Elle doit attaquer Lvov par l'ouest après avoir effectué un mouvement tournant. Simultanément, la 3^e armée de tanks de la Garde et la 2^e armée de tanks appuyées par le 2^e groupe combiné mécanisé-cavalerie doivent exploiter la percée réussie conjointement par les 38^e et 60^e armées à l'est de Lvov. Afin d'intoxiquer les Allemands et de garder l'avantage de la supériorité numérique, Koniev feint un déploiement massif au sud, dans la région de Stanislaw.

Tempête rouge

L'offensive débute le 13 juillet dans le secteur nord lorsque des unités de reconnaissance de la 3^e armée de la Garde et de la 13^e armée trouvent les positions allemandes vides de tout personnel ! L'occasion est trop belle et le reste des unités rattrape les éléments avancés. À la fin de la journée, les Soviétiques ont progressé de 15 kilomètres dans les lignes allemandes. En quelques jours, le groupe mécanisé suivi de la 1^{re} armée de tanks de la Garde plonge dans le trou béant des défenses allemandes. Katoukov utilise ses détachements de tête pour tromper les Allemands

Un char soviétique T-34 abandonné par son équipage est récupéré par une unité allemande. Il s'agit peut-être du 39^e Panzerkorps qui écrase l'avant-garde de la 2^e armée de tanks de la Garde fin juillet non loin de Varsovie.



DR

sur le lieu exact de son attaque. Il frappe les réserves opérationnelles ennemies – 16^e et 17^e Panzerdivisionen –, qui sont balayées vers le nord. La 16^e Panzer parvient à se retirer de l'affrontement sans trop de casse et rejoint Lvov pour participer à sa défense.

Au moment où Katoukov perce les défenses allemandes, les armées combinées de Koniev peinent à ouvrir un corridor à la 3^e armée de tanks de la Garde et à la 4^e armée de tanks. Seule la 60^e armée parvient à creuser un passage près du village de Koltov. Koniev décide d'y engouffrer la 3^e armée de la Garde et la 4^e armée de tanks. Pendant ce temps, le 2^e groupe mécanisé-cavalerie fonce vers la Vistule. Le 14 juillet, plus de 1 000 blindés et canons d'assaut poussent dans le corridor de Koltov. Malgré les contre-attaques des 8^e et 11^e Panzerdivisionen pour refermer le passage, la horde de tanks rouges parvient à percer. Le 18 juillet, la 3^e armée de tanks de la Garde et la 4^e armée de tanks tentent d'envelopper Lvov par le nord et le sud mais butent sur le 36^e Armeekorps et le 3^e Panzerkorps, qui brisent l'assaut des tanks soviétiques. Ce n'est que partie remise.

L'Armée rouge écrase tout sur son passage

La progression très rapide de la 1^{re} armée de tanks de la Garde et du groupe combiné mécanisé-cavalerie de Sokolov vers la Vistule et sur les arrières des troupes allemandes va finalement faire craquer les défenses de Lvov. Le 23 juillet, Katoukov approche de Przemysl et coupe les communications allemandes avec Lvov. Koniev ordonne immédiatement à la 3^e armée de tanks de la Garde de Rybalko de renforcer l'effort de Katoukov. Le 27 juillet, voyant que les éléments de pointe soviétiques sont à une vingtaine de kilomètres de la Vistule – il s'agit de la pointe des unités blindées et de cavalerie de Sokolov –, les Allemands déci-

Face à l'urgence de la situation, Walter Model, commandant des groupes d'armées Nord-Ukraine et Centre, décide de replier ses meilleures unités blindées et donne l'ordre d'abandonner toutes les « forteresses », s'opposant aux directives de Hitler et de l'OKH.



DR

Walter Model dispense ses ordres. Il a gardé une force importante et attend le bon moment pour frapper les unités trop avancées de Staline, qui ont déjà parcouru plus de 700 kilomètres en trois mois. Début août, l'Armée rouge atteint les faubourgs est de Varsovie, mais elle est violemment repoussée.

regroupées dans les 49^e, 3^e et 38^e *Panzerkorps* lancent plusieurs coups de boutoir pour fendre les positions soviétiques sur et autour des têtes de pont. En vain. Plus au sud, le 24^e *Panzerkorps* tente de briser le flanc sud soviétique à l'est de la Vistule, mais les terribles assauts allemands sont une nouvelle fois inutiles. L'adage qui affirmait qu'une tête de pont occupée par des Soviétiques ne pouvait être détruite se vérifie !

L'épreuve qui attend le *Feldmarschall* Walter Model, commandant du groupe d'armées Nord-Ukraine et des restes du groupe Centre, semble alors insurmontable. Minsk aux mains des Soviétiques et l'attaque le long de l'axe menant à Lvov à peine lancée, Model doit encaisser un nouvel assaut sur l'axe Kovel-Lublin. Après avoir masqué les préparatifs d'une offensive dans le secteur de Lvov les 9 et 10 juillet et après les



DR

premiers succès de Koniev au sud, le 1^{er} Front de Biélorussie de Rokossovski entre en action.

Model passe outre l'ordre de Hitler

Le 18 juillet, la 47^e armée et la 8^e armée de la Garde transpercent les défenses allemandes. En quatre jours, elles atteignent le Bug occidental ! Le 22 juillet, la 2^e armée de tanks commence à exploiter vers Lublin et la Vistule. Au même moment, la 11^e armée de tanks et le 2^e corps de cavalerie de la Garde foncent vers Siedlce pour couper la retraite au groupe d'armées Centre allemand, dont les forces se battent autour de Brest-Litovsk et Bialystok. Un jour plus tard, Lublin tombe aux mains de l'Armée rouge. Staline n'attend pas une seule seconde et y instaure un gouvernement communiste à sa botte sous la direction de Boleslaw Bierut.

Le 25 juillet, la 8^e armée de la Garde et la 2^e armée de tanks établissent deux têtes de pont à Magnuszew et Pulawy. Le 27 juillet, les 11^e, 28^e et 70^e armées soviétiques se lancent à l'assaut de Brest-Litovsk, défendue par une faible garnison. Un jour de combats suffit pour prendre la ville. Vingt-six ans après le traité signé par les bolcheviques au profit du Kaiser, c'est tout un symbole qui repasse dans le giron soviétique. Walter Model profite du ralentissement soviétique – dû à l'étirement des lignes logistiques – pour redéployer les renforts et les quelques unités qui ont survécu à la tempête rouge sur une nouvelle ligne de défense plus à l'ouest. Passant outre l'ordre d'opérations n° 8 émis par

L'Armée rouge déclenche une véritable tempête sur le front de l'Est. Staline veut la Pologne. Radio Moscou exhorte d'ailleurs les habitants à se soulever pour aider leurs « camarades » soviétiques.

DR



L'état moral de la Wehrmacht : de la déroute au redressement

L'opération Bagration est un véritable coup de massue pour l'*Ostheer*, et le reflux se transforme par endroits en véritable déroute. Les soldats fuient en laissant le superflu derrière eux, n'hésitant pas à se débarrasser des munitions qui surchargent les véhicules ! Des dizaines de milliers de soldats désertent. À partir de juin 1944, environ 350 soldats de l'*Ostheer* sont passés par les armes tous les mois ! Cette crise de moral dure de l'automne 1943 au mois d'août 1944, date à laquelle le combattant de l'Est se reprend en main – aidé, il est vrai, par les officiers de l'armée et les officiers commandants nationaux-socialistes ou NSFO. Mais le moral n'est rien sans une bonne capacité de combat, et force est de constater que dans ce domaine, la Wehrmacht est encore en 1944 une machine de guerre très efficace

pour deux raisons. D'abord, grâce à un esprit de corps qui maintient sa cohésion avec notamment un recrutement de type régional. Ensuite, car la Wehrmacht a, jusqu'à la fin de la guerre, une très nette supériorité tactique sur tous ses adversaires. Les officiers, et jusqu'à un niveau subalterne, se voient attribuer une mission, mais on ne leur dit pas comment l'accomplir : on compte sur leur autonomie, leur liberté d'action. Cela donne au commandement allemand une grande souplesse et une capacité d'initiative certaine, sans égales dans les armées de l'époque. Cette latitude va toutefois cesser à partir de l'ordre de Hitler du 19 janvier 1945 – après l'abandon de Varsovie – qui interdira aux officiers supérieurs de prendre la moindre décision sans son aval.

Hitler le 27 juin, qui ordonnait aux troupes de tenir la ligne de front et les « forteresses » sans esprit de recul, Model déplace la 1^{re} armée de panzers vers les Carpates et la 4^e armée de panzers derrière la Vistule – inutile de brûler des forces trop précieuses. Mais la « pause » est de courte durée, et dès le 28 juillet, la 2^e armée de tanks engage la 73^e division d'infanterie allemande ainsi que la *Hermann Göring Panzerdivision* à 40 kilomètres au sud-est de Varsovie. Pendant que la 47^e armée, la 11^e armée de tanks et le 2^e corps de cavalerie de la Garde tentent de prendre Siedlce, Radzievski, commandant de la 2^e armée de tanks, lance ses 8^e corps de la Garde et 3^e corps de tanks vers le nord dans le but d'envelopper les Allemands par leur flanc gauche. Le premier parvient à repousser l'ennemi et n'est plus qu'à 20 kilomètres de Varsovie. En revanche, le 3^e corps de tanks, esseulé derrière les lignes ennemies, est violemment contre-attaqué par les Panzer de la division *Hermann Göring* le 30 juillet. Enfin, la 4^e *Panzerdivision* et la 5^e *Panzerdivision SS Wiking* pilonnent les Soviétiques durant trois jours. L'essentiel des lignes de communication est sauvé, mais un nouveau danger se profile.

Varsovie se révolte

À Varsovie, la tension monte d'un cran. La population est prête à en finir avec cinq longues années d'occupation nazie. Radio Moscou exhorte les Polonais à prendre les armes et à combattre les Allemands. Le 31 juillet, quelques coups de feu crépitent, et le 1^{er} août, l'armée polonaise de l'intérieur – *Armia Krajowa* ou AK – menée par le général « Bor » Komorowski lance l'insurrection.

Ludwig Fischer, gouverneur de Varsovie, demande au groupe d'armées Centre d'intervenir dans la ville pour écraser la rébellion. Model, pourtant nazi convaincu, refuse : « Cette révolte est le résultat d'années de corruption et de mauvais traitement envers les Polonais. Mes soldats ne sont pas faits pour ça ! » Le général von Vormann, commandant la 9^e armée, exclut lui aussi toute intervention. Hitler, fou de rage, demande à Himmler de rayer Varsovie de la carte. Le *Reichsführer* convoque l'*Obergruppenführer* von dem Bach-Zelewski, qui rameute les pires unités SS pour « traiter » le problème : la 29^e *Waffen-Grenadier-Division der SS RONA* (russische Nr. 1) du *Brigadeführer* Bronislav Kaminsky et la *SS-Sturmbrigade Dirlewanger* commandée par l'impitoyable et sadique Oskar Dirlewanger. La répression sera d'une brutalité inouïe.



Pour lutter contre l'insurrection de Varsovie, Himmler envoie les « chasseurs noirs » de la brigade SS *Dirlewanger*. L'unité est essentiellement composée de criminels qui se sont déjà illustrés par leur brutalité et leur cruauté. Pour mater la rébellion, la brigade commence par fusiller des dizaines d'enfants et de femmes.



DR

L'Oberführer Oskar Dirlewanger, SS détraqué et sadique, qui commande la brigade. Il est plusieurs fois jugé par un tribunal SS pour ses comportements (viols, cruauté...). À la tête de son unité, il mène une lutte impitoyable contre les partisans. Capturé par les Français en 1945, il sera torturé à mort par des gardiens polonais.

Au soir du 1^{er} août, le drapeau polonais flotte sur le bâtiment le plus haut de Varsovie. C'est l'euphorie. Pourtant, Komorowski n'est pas rassuré, car la plupart des troupes allemandes se sont retirées du centre de la ville. En fait, les Allemands ont été informés et ont fortifié des endroits clés comme le central de la police ou la citadelle.

Bien que les insurgés parviennent à capturer de larges portions de la ville, ils échouent à mettre la main sur les quartiers est et les quatre ponts sur la Vistule. Durant deux mois, l'AK se bat avec peu de moyens et l'énergie du désespoir. L'aide soviétique ne viendra pas. Le 1^{er} Front de Biélorussie encaisse les contre-attaques allemandes lancées contre la tête de pont à Magnuszew dès la mi-août puis pousse vers le Bug dans l'espoir d'établir rapidement un passage sur la Narew. L'objectif est d'établir de solides bases de départ pour les opérations futures et non d'aider les insurgés polonais.

Le 20 août, la 47^e armée soviétique est rejointe par la 1^{re} armée polonaise du général Berling. Le 3 septembre, l'Armée rouge passe le Bug puis établit une tête de pont sur la Narew trois jours plus tard. Le 13, les unités de pointe de la 47^e armée entre dans Praga, les faubourgs est de Varsovie. Le 16, deux divisions de la 1^{re} armée polonaise lancent plus-

La répression menée par la brigade Dirlewanger est terrible. Chaque maison est passée au lance-flammes ou à la grenade. Mais ce sont les civils qui sont prioritairement pris pour cibles. L'ordre de Himmler est clair : « Chaque habitant de Varsovie doit être éliminé. Pas de prisonnier. La ville doit être rasée. »



DR

Un canon d'assaut StuG III dans Varsovie en ruines. Les Allemands n'hésitent pas à faire intervenir les blindés pour écraser l'insurrection dans le sang.

ieurs assauts sur la Vistule mais doivent évacuer le 23 septembre. Impossible de faire la jonction avec les rebelles. La résistance allemande se raidit et les Soviétiques marquent le pas. Une attaque soviétique sur Varsovie impliquerait une réorientation de l'axe d'effort de la tête de pont à Magnuszew (située à 50 kilomètres au sud de Varsovie)

vers la capitale polonaise. Or, les Russes ne veulent pas s'enfoncer dans la ville et mener des combats urbains, trop long et trop coûteux en hommes et en matériel. Staline préfère attendre qu'Allemands et Polonais s'entretuent. La conquête n'en sera que plus facile. D'ailleurs, à la mi-septembre, il refuse que l'US Army Air Force utilise les bases aériennes soviétiques pour larguer des armes aux insurgés. Après deux mois d'une résistance héroïque, les Polonais capitulent le 2 octobre.

L'opération Bagration et les opérations menées à Lvov-Sandomierz et Lublin-Brest-Litovsk ont propulsé l'Armée rouge jusqu'à la frontière de Prusse-Orientale et lui ont permis de traverser la Vistule et la Narew au nord et au centre de la Pologne. Excepté les contre-attaques allemandes à Varsovie et en Lituanie,

c'est la surextension logistique qui empêche les Soviétiques d'exploiter leurs percées.

En deux mois, le Reich a perdu 450 000 hommes ! Le plus puissant des groupes d'armées allemands – le groupe Centre – est décimé. Bagration est néanmoins un succès coûteux pour les Soviétiques. Sur les 2 331 000 soldats engagés en Biélorussie et dans le secteur de Lublin-Brest-Litovsk, 178 000 sont tués ou portés disparus et 587 308 sont blessés. À Lvov-Sandomierz, l'Armée rouge déplore 65 001 tués ou disparus et 224 295 blessés. Mais Staline tient sa victoire, et la révolte de Varsovie, écrasée dans le sang par les SS, lui facilitera la tâche. Considérés comme des ennemis du communisme, les anciens membres de l'AK seront pourchassés sans relâche par la police politique soviétique après-guerre. ■



Septembre 1944. L'insurrection lancée par les Polonais a été écrasée. Pour mater la rébellion, les Allemands ont dû faire intervenir des chars et de lourdes pièces d'artillerie, comme ce canon antichars Pak 40 de 75 mm qui contrôle un carrefour dans les rues de Varsovie.



Le Jagdpanzer Tiger Ferdinand à Koursk

L'arme miracle de la Wehrmacht

Le 5 juillet 1943, alors que débute la terrible bataille de Koursk, les Soviétiques rencontrent, bien à leurs dépens, un tout nouveau matériel allemand. Le Ferdinand est l'un des véhicules chenillés les plus lourds de la Wehrmacht. Contrairement à ce qu'on a longtemps pensé, cette arme miracle (*Wunderwaffe*) antichar se révélera un précieux atout dans le choc de titans qui s'annonce. Aucun blindé soviétique ne sera en mesure d'encaisser ses obus.



Le Ferdinand peut tirer des munitions à cœur de tungstène et percer 151 mm d'acier à 2 000 mètres de distance ! Aucun char ne peut résister à ses tirs.

En 1943, Hitler pense qu'il faut assener un nouveau coup pour briser la résistance soviétique et affaiblir l'alliance fragile entre Washington, Londres et Moscou. Mais comment trouver un nombre suffisant d'hommes pour faire face aux millions de soldats russes ? L'Allemagne n'a tout simplement plus les moyens humains ni matériels de lutter. Hitler, fasciné par les armes nouvelles, presse les ingénieurs allemands de fournir à la Wehrmacht un matériel suffisamment efficace pour compenser le nombre. Des usines du Reich vont sortir trois « armes miracles » ou *Wunderwaffen* : le Tigre, le Panther et le Ferdinand.

Face à la supériorité numérique des chars soviétiques (deux contre un) à Koursk, Hitler décide de lancer dans la bataille le Ferdinand, un chasseur de chars nouvelle génération. Ce mastodonte est conçu par Ferdinand Porsche, qui lui donne son prénom. En 1942,

Porsche perd le contrat du char lourd Tigre I face à son concurrent Henschel alors que la production d'une centaine de châssis est déjà lancée. Ordre est ainsi donné d'utiliser ces châssis pour la fabrication d'un chasseur de chars lourd. Le 19 mars 1943, le premier prototype est présenté à Hitler : le *Jagdpanzer Tiger (P) Ferdinand*. Séduit, le Führer ordonne l'accélération de la production pour un engagement à Koursk.

Lourdeur et puissance sont les deux caractéristiques de ce véritable « tueur » de chars. Le Ferdinand pèse 65 tonnes ! Durant les combats, dans la région d'Orel-Koursk, les sapeurs allemands sont même obligés d'aménager des parcours spéciaux avec des ponts renforcés.

L'équipage du Ferdinand est composé de six hommes parfaitement protégés des tirs antichars ennemis par des plaques de blindage frontales épaisses de 200 mm !

Des Soviétiques inspectent la carcasse d'un Ferdinand probablement saboté puis abandonné par son équipage. À Koursk, les Ferdinand sont surtout victimes des mines et des avions Sturmovik.



DR



Contrairement à ce que l'on a longtemps cru, les Ferdinand se sont bien tenus durant la bataille de Koursk. Dans le secteur nord du saillant, ils sont responsables de la moitié des pertes soviétiques en blindés.



DR

Hitler, fasciné par les armes nouvelles, demande aux ingénieurs du Reich de créer un matériel capable de compenser l'infériorité numérique allemande. Ici, le Führer inspecte un chasseur de chars Ferdinand avec le concepteur du « mastodonte », Ferdinand Porsche.

Mais son poids excessif ne lui permet pas de dépasser 35 km/h sur route et 12 km/h sur tout terrain, avec une autonomie de 150 kilomètres seulement.

En revanche, son armement est impressionnant. Le Ferdinand est doté d'un canon de 88 Pak 43 de 71 calibres de long, supérieur à celui du Tigre. C'est l'arme antichar la plus redoutable de toute la guerre. Les munitions au tungstène peuvent percer 151 mm de blindage d'acier à 2000 mètres de distance ! Aucun char ne peut résister au Ferdinand, ni soviétique, ni américain ou britannique.

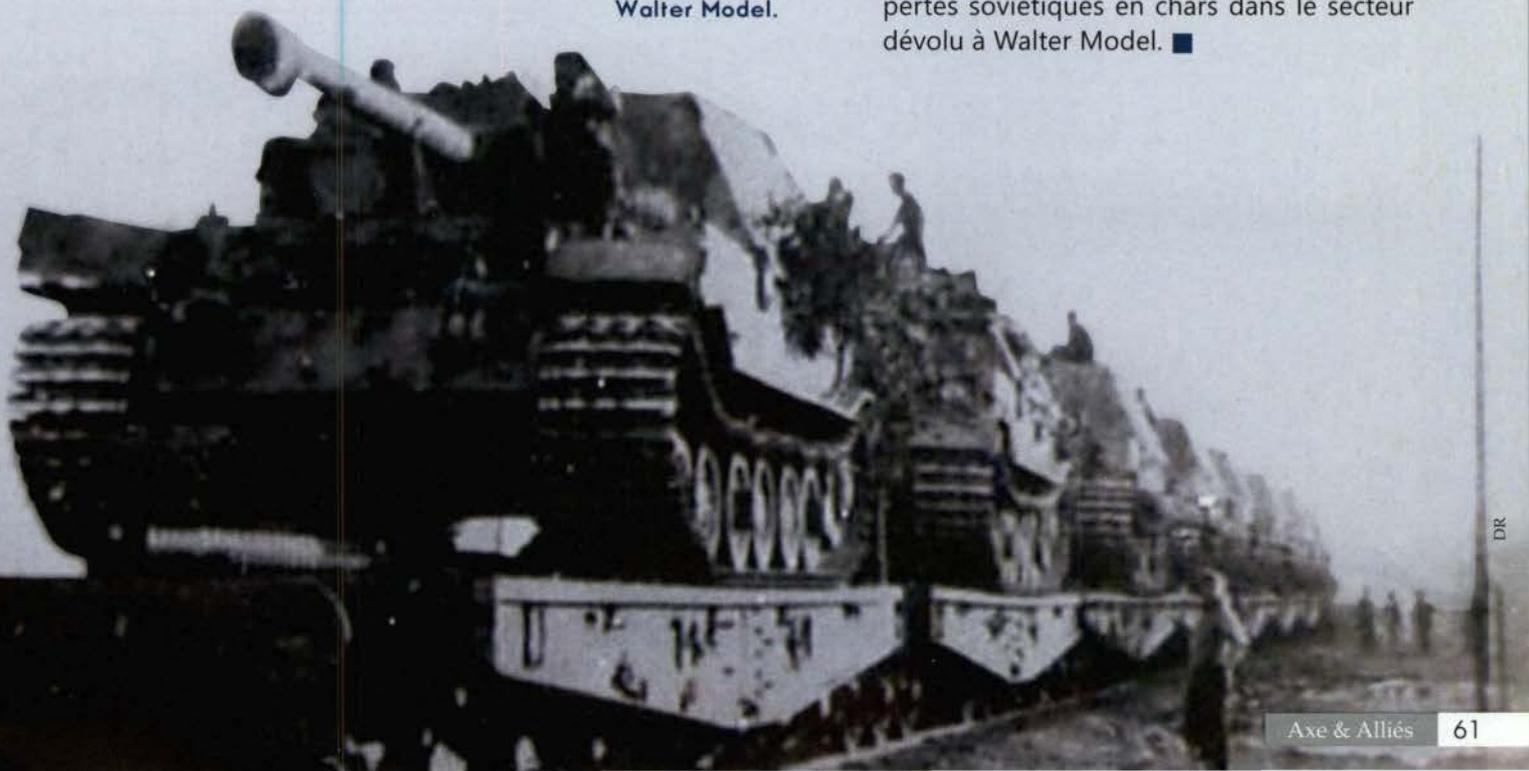
Les 90 Ferdinand disponibles à Koursk sont répartis dans deux bataillons lourds de chasseurs de chars (n° 653 et 654) appartenant au XXXXI. Panzerkorps, lequel est affecté à la 9^e armée commandée par Walter Model. Dès le déclenchement de l'assaut, ils sont confrontés aux extraordinaires champs de mines préparés par les Soviétiques. Les sapeurs qui leur dégagent le terrain vivent un cauchemar. Les pistes tracées à grand peine sont ravagées par l'artillerie rouge, et certains Ferdinand y laissent leurs chenilles. Au soir du 5 juillet, plusieurs véhicules sont perdus, provisoirement pour certains. Malgré

Des Ferdinand en route pour le front russe. C'est à Koursk que ce chasseur de chars est utilisé pour la première fois, tout comme le Panther. 90 unités sont allouées à la 9^e armée de Walter Model.

les idées reçues, ces pertes ne sont pas dues à l'absence de MG-34 – qui, certes, rend le Ferdinand vulnérable face à l'infanterie soviétique –, mais à l'action des mines et des avions Sturmovik.

En revanche, ils se montrent redoutables dans leur rôle de tueur de chars. Associés aux Tigre du 505^e bataillon de chars lourds, ils parviennent à percer la première ligne de défense. Insuffisant toutefois : le système défensif soviétique et une attaque surprise au nord de la 9^e armée – opération « Koutouzov » – ont raison de l'offensive de Model, qui est stoppée le 12 juillet.

Finalement, les Ferdinand, à l'instar des Tigre et des Panther, ont su s'acquitter de leur tâche à Koursk, causant la moitié des pertes soviétiques en chars dans le secteur dévolu à Walter Model. ■



DR

Notre illustration représente le *Jagdpanzer Tiger (P) Ferdinand* n° 01 du *schwere Panzerjäger-Abteilung 563* (régiment de chasseurs de chars) à Kursk en juillet 1943. Ce chasseur de chars lourd fait son baptême du feu durant la bataille de Kursk.

Fiche technique du Ferdinand

Masse : 65 tonnes

Longueur : 8,14 m

Largeur : 3,38 m

Hauteur : 2,97 m

Moteur : 2 x Maybach HL 120TRM de 300 CV

Vitesse maximum sur route : 30 km/h

Autonomie : 150 km

Armement : 1 canon 88 mm Pak 43/2 L/71 ;
1 x 7,92 mm MG-34

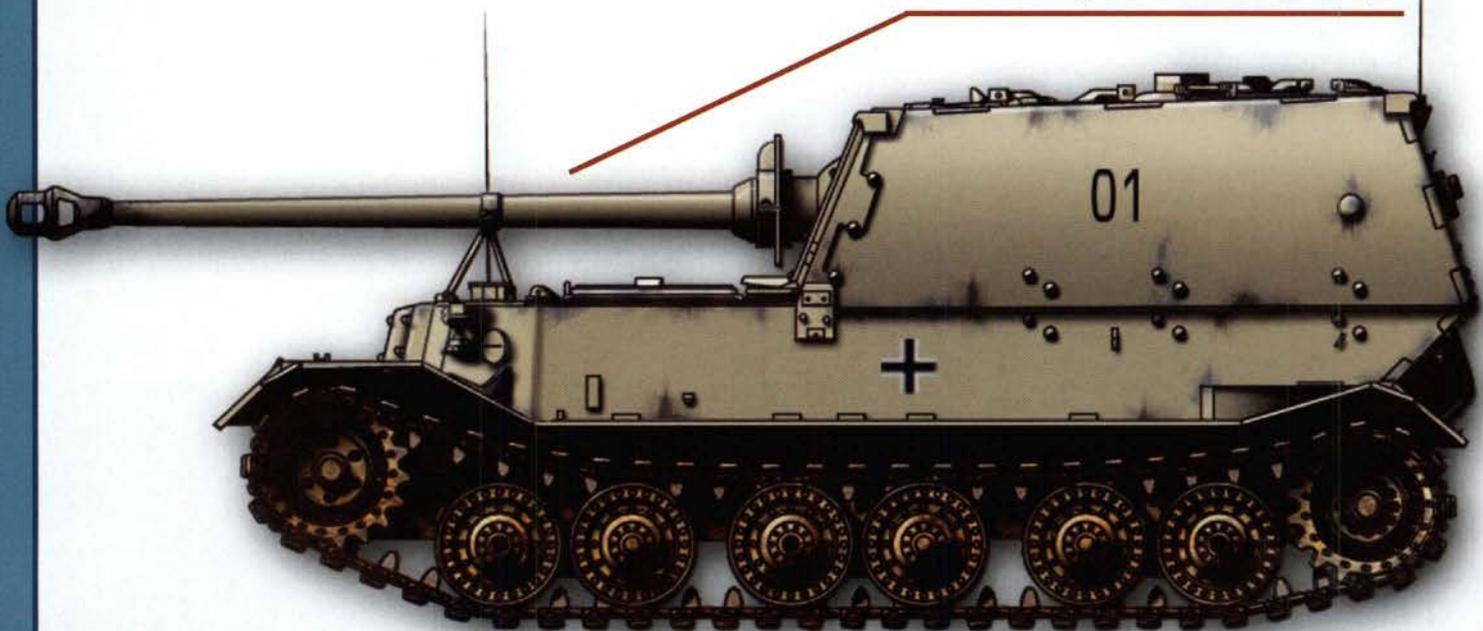
Blindage : max. : 200 mm – min. : 20 mm

Équipage : 6 hommes

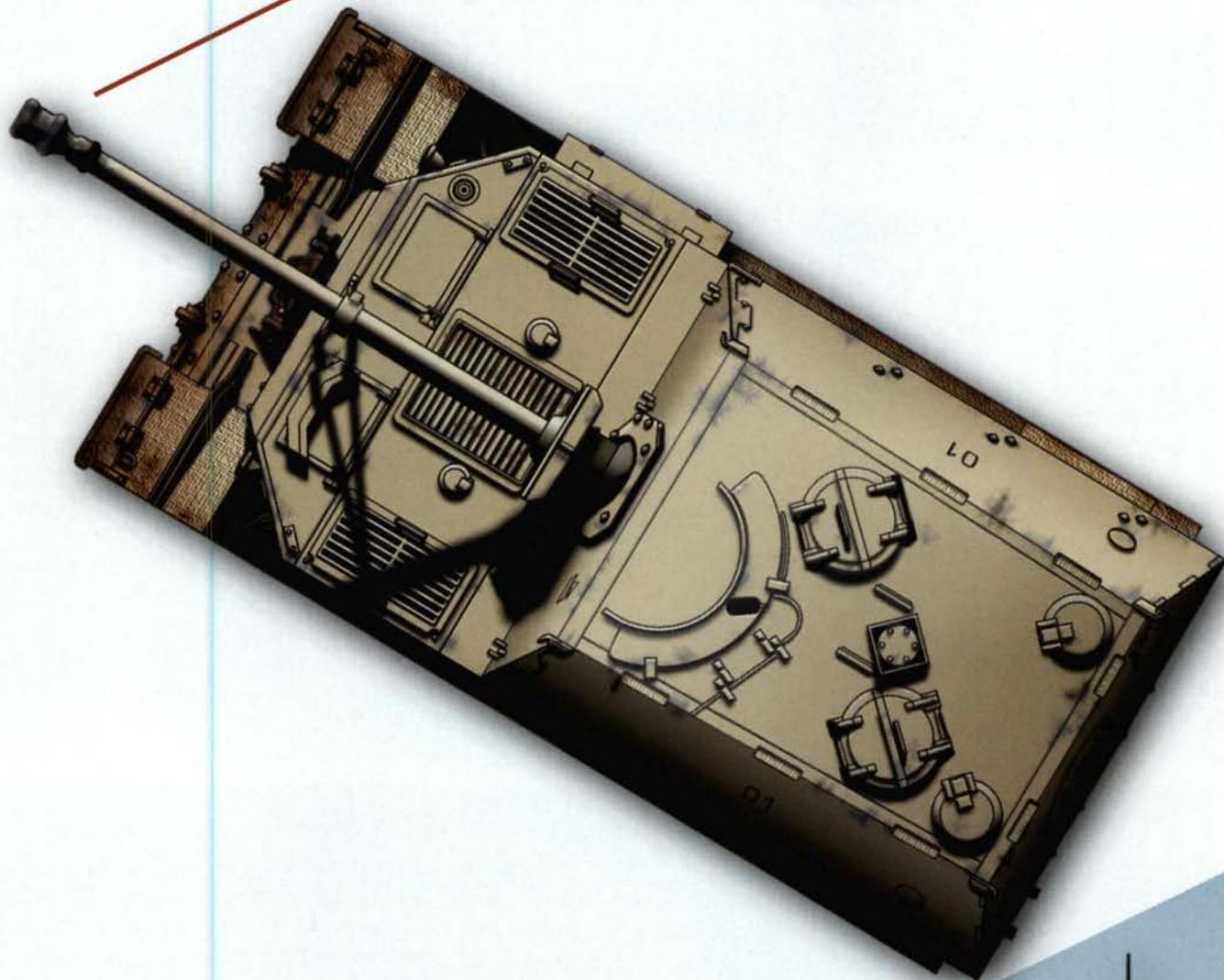


Après Kursk, les ingénieurs ajouteront au Ferdinand une coupole à épiscopes issue des canons d'assaut StuG III pour améliorer la visibilité du chef de char. Le pilote utilise trois épiscopes pour manœuvrer le « mastodonte ».

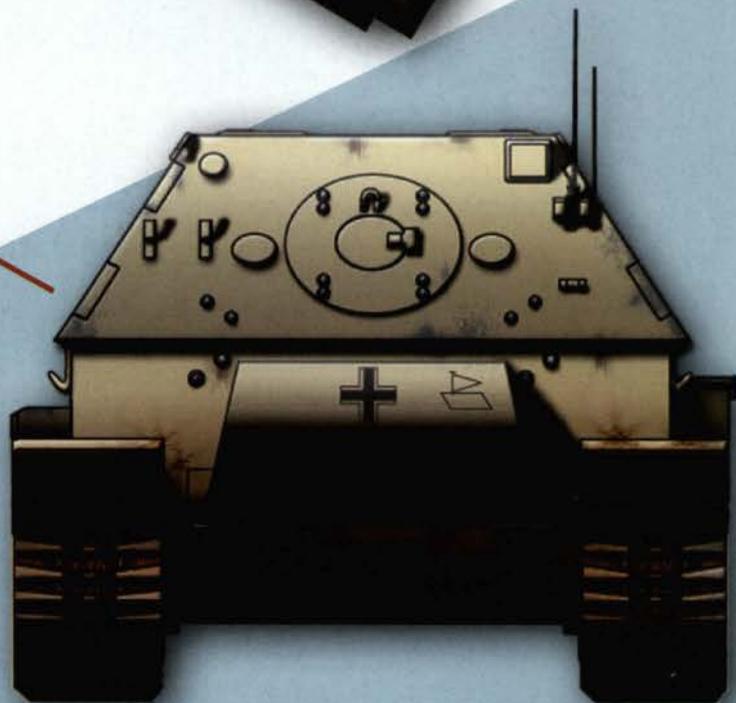
Les Ferdinand sont armés du terrible canon de 88 mm Pak 43 de 71 calibres sous casemate, capable de tirer des munitions perforantes ou explosives. Aucun char ne peut résister à ses coups.



Malgré un canon redoutable, Guderian reproche à ce chasseur de chars d'être sans défense face à l'infanterie... faute de mitrailleuse. Une MG-34 de calibre 7,92 mm sera ajoutée par la suite.



Le Ferdinand est une forteresse sur chenilles. Ses flancs sont protégés par 80 mm de blindage. Le blindage initial de 100 mm sur l'avant est porté à 200 mm.



Le bimestriel

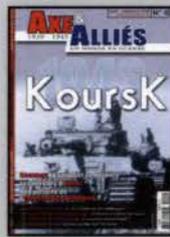
Tous les deux mois, en plus des articles et rubriques réguliers traitant tous les aspects du conflit, Axe & Alliés vous offre un dossier exhaustif sur l'un des moments cruciaux de la Seconde Guerre, composé par un historien spécialisé, à l'aune des dernières publications.

5,95 €
+ frais de port

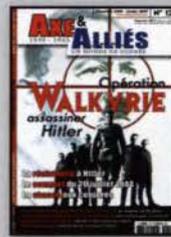
⚠ Les n°1 à 8, le n°11 et les HS n°1 et 2 sont définitivement épuisés.



A&A n°9



A&A n°10



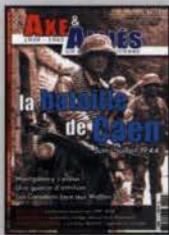
A&A n°12



A&A n°13



A&A n°14



A&A n°15



A&A n°16



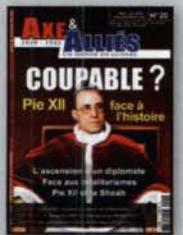
A&A n°17



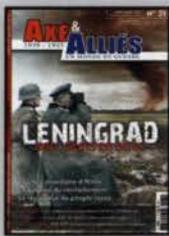
A&A n°18



A&A n°19



A&A n°20



A&A n°21



A&A n°22



A&A n°23



A&A n°24



A&A n°25



A&A n°26

Les hors-série

Complétez votre collection avec nos numéros spéciaux : des ouvrages de fond qui mettent à votre disposition une documentation complète sur l'un des aspects majeurs du conflit ou l'un de ses acteurs principaux.

Les anciens : 6,95 € + frais de port

A&A HS n°3



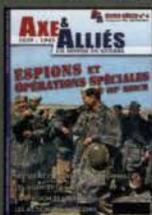
Le nazisme, une religion ?
La construction d'une foi germanique, puis nationale-socialiste, son application à partir de 1933, ses codes, rites, son ordre noir.

A&A DOS 01



Göring
Chef de la Luftwaffe, passionné d'art mégalomane, Göring sera désigné par Hitler successeur du Reich avant d'être désavoué et accusé de haute trahison.

A&A HS n°4



Espions et opérations spéciales
Les services secrets de la III^e Reich, les agences de la SS, la division Brandebourg, Otto Skorzeny...

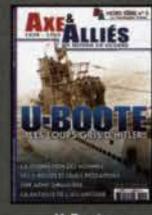
A&A DOS 02



Rommel
De la Grande Guerre aux campagnes africaines, le parcours d'un officier brillant et exemplaire, mais qui adopta longtemps une attitude ambiguë envers le nazisme.

Les nouveaux : 7,50 € + frais de port

A&A HS n°5



U-Boote
Les U-Boote, une arme singulière ; la formation des hommes ; la bataille de l'Atlantique ; les chasseurs de U-boat.

A&A HS n°6



Goebbels
Le plus exalté, doctrinaire et cynique des complices d'Hitler.

A&A HS n°7



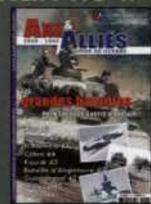
Le front de l'Est
Les principales batailles livrées entre l'Allemagne et l'URSS. Les causes de la victoire soviétique.

A&A HS n°8



Hitlerjugend
La formation et l'organisation de la HJ, le système de répression de la jeunesse et les mouvements de résistance à cette mainmise du Führer.

A&A HS n°9



Les grandes batailles
Kiev, Stonne, Midway... les batailles qui ont changé la conception de la guerre, et la face du XX^e siècle.

A&A HS n°10



La légion Wallonie et Léon Degrelle
L'épopée des volontaires belges au sein de l'armée allemande, du corps franc Wallonie à la 28. SS-Freiwilligen-Grenadier-Division Wallonien.

A&A HS n°11



US Army
L'extraordinaire montée en puissance de l'armée américaine, les tactiques, l'armement et les chefs de l'US Army.

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

EN KIOSQUE
fin novembre
7,50 €

WWW.AXEETALLIES.COM

La deuxième grande offensive stratégique du Reich en URSS, qui conduira au désastre de Stalingrad

« L'ennemi n'a réussi nulle part à organiser une nouvelle ligne de défense. Partout où il a été attaqué, sa résistance s'est effondrée rapidement et il a fui. » En juillet 1942, von Bock pense que l'affaire est entendue. L'optimisme du *Generalfeldmarschall* ne dément pas celui de Hitler, qui, convaincu que l'URSS est à bout de souffle, a lancé le 28 juin 1942 l'opération « Fall Blau » (ou « plan Bleu ») pour saigner une nouvelle fois l'Armée rouge et priver l'ennemi de ses ressources pétrolières dans le Caucase.

La Wehrmacht, qui démarre ainsi sa deuxième grande offensive stratégique en territoire soviétique, avance inexorablement, brisant toutes les défenses adverses. Au bout de la route, qui ne cesse de s'enfoncer en Russie, il y aura Stalingrad, le premier grand choc urbain entre deux armées qui se livrent une guerre d'attrition totale. Pourtant, cette ville des confins n'est pas un objectif prioritaire dans l'élaboration de l'offensive de l'été 1942.

Ce hors-série d'*Axe & Alliés* vous propose une étude complète des préparatifs et de l'exécution du plan Bleu. Vous suivrez toutes les phases de la stratégie définie par Hitler. Vous plongerez également au cœur des terribles batailles d'encerclement conduites par la 6^e armée de Paulus, celle-là même qui se retrouvera piégée à Stalingrad.

Oui, la Wehrmacht est passée près d'une victoire totale, mais elle a gâché ses chances durant l'offensive d'été 1942, sur la route de Stalingrad.

À découvrir en kiosque fin novembre ou en pré-commande à la rédaction

Bon de commande

Je commande **Axe & Alliés HS n° 12 : Sur la route de Stalingrad**
7,50 € pièce + frais de port (2 € pour France mét. et Corse, 4 € pour autres destinations)

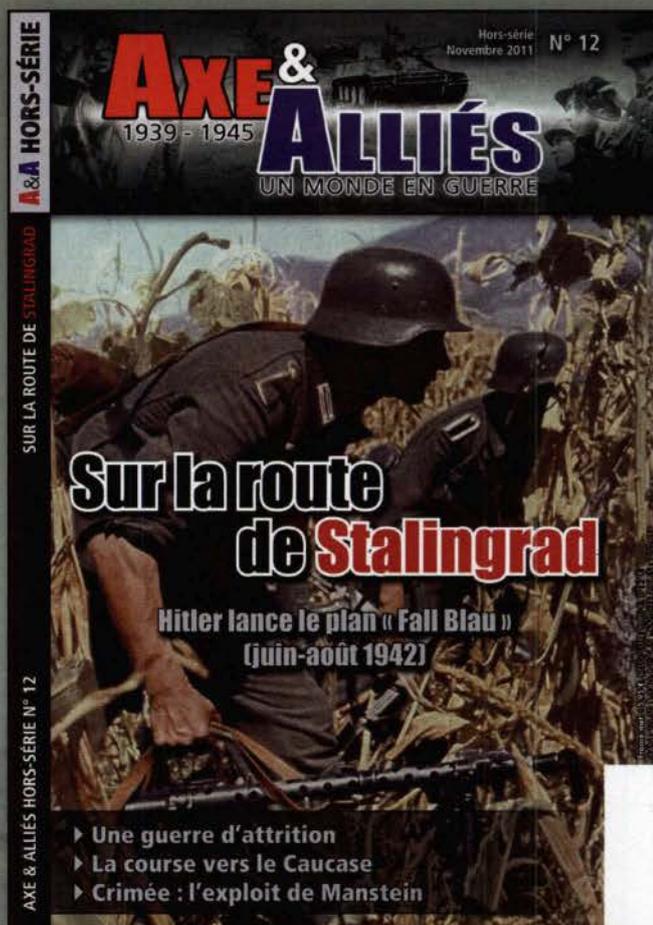
Nom et prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Pays : E-mail :

Renvoyez votre commande avec votre règlement à :
Axe et Alliés, 395 rue Paradis, 13008 Marseille.



Je règle par chèque
(à l'ordre des éditions du Paladin)

Je règle par carte bancaire

Titulaire :

N° carte :

Cryptogramme : ...

Validité : __ / __

NOUVELLE FORMULE DES LE PROCHAIN NUMERO!

DOSSIER

LA SECONDE BATAILLE DE KHARKOV (1942)



La 6^e armée de Paulus à l'épreuve
La Wehrmacht piège l'Armée rouge
Ce que révèlent les archives soviétiques

ARCHITECTURE



GERMANIA :
LE RÊVE FOU DE SPEER
ET DE HITLER

OPÉRATION



APRÈS KOURSK :
LA COURSE AU DNIÉPR
(AOÛT-SEPTEMBRE 1943)

POLITIQUE



LES FEMMES SS

LES NOUVELLES RUBRIQUES

LES IMPOSTURES DE LA 2^{de} GUERRE MONDIALE



ANTARCTIQUE, LA BASE
SECRÈTE DES NAZIS

QUE SE SERAIT-IL PASSÉ SI...



HITLER AVAIT PRIS
STALINGRAD

SAVIEZ-VOUS QUE...



« Quand j'entends le mot culture,
je sors mon révolver » est une
réplique de Hanns Johst

ET TOUJOURS...

Les inventions de la Seconde Guerre mondiale, les actus, les livres, l'interview, le matériel de légende.

Voyage & HISTOIRE

Le premier magazine sur le
TOURISME D'HISTOIRE

vous emmène à la découverte des champs de bataille,
des trésors de l'architecture militaire, et
des hauts lieux de l'Histoire en France,
en Europe et dans le monde,
de l'Antiquité à nos jours.

REPORTAGES

ITINÉRAIRES DE VISITE

REPÈRES HISTORIQUES

CARNETS PRATIQUES

CALENDRIER DES EXPOSITIONS

RECONSTITUTIONS HISTORIQUES

Dans

**Voyage
& HISTOIRE
N° 3**

en kiosque

VISITER LE SITE DE WATERLOO

Le plateau des Glières

Fort Sumter (USA)

Notre-Dame de Lorette

Le fort de Ste-Agnès ...

TOUS LES DEUX MOIS

EN KIOSQUE

AU RAYON TOURISME

Informations complémentaires et téléchargements sur www.voyageethistoire.com

